

The Ordinaries

Après avoir ravagé l'univers de l'Heroïc-Fantasy
et massacré la Science-Fiction, sans vergogne et sans pitié,
Asp Explorer s'attaque aux super-héros!
Gosh! Slash! Bend! Wahk! Inflate!

par Asp Explorer
<http://mapage.noos.fr/aspexpl/kalonbrw.htm>

Sommaire

I	Special origins	3
II	Opération Cobra	19

Partie I

Special origins

I.1 The Philadelphia experiment

We be burnin'
(Sean Paul)

Philadelphie Pa., 11 octobre 2004

La marmaille fit son entrée dans la salle suivante, un vaste espace circulaire situé sous une spectaculaire rotonde art-déco. Le contenu de la pièce était toutefois bien plus moderne que le contenant : oscilloscopes, microscopes électroniques, machines à faire des éclairs bleus, ordinateurs un peu partout, réfrigérateurs qui fumaient par terre quand on les ouvrait, et contre un mur, des rangées de petites boîtes genre Tupperware alignées dans des casiers, à l'intérieur desquelles s'agitaient de drôles de bestioles. Une demi-douzaine de laborantins s'activaient à des tâches mystérieuses, et ne prêtèrent qu'une attention très fugace à l'invasion adolescente. La visite était faite par une jeune scientifique à lunettes aux cheveux de jais retenus en chignon, et dont la svelte prestance soulevait dans la moitié mâle de la boutonneuse assemblée la douloureuse question : « Mais qu'est-ce qu'elle porte sous sa blouse ? » Réponse : des vêtements.

— Et nous voici maintenant dans le laboratoire d'entomologie nucléaire du professeur Vandersnucht. En fait l'expression « entomologie nucléaire » est impropre, car nous réalisons ici des expériences sur toutes sortes d'arthropodes, que ce soient des insectes, des arachnides, des crustacés ou autres. Merci de ne pas toucher aux spécimens.

— Madame, madame. . .

— Oui monsieur Harker ?

Ce n'était pas vraiment que le docteur Zenia Olgakoff avait particulièrement la mémoire des noms, ni qu'elle fasse un effort pour connaître l'identité des visiteurs du laboratoire, mais cela faisait déjà une heure que durait la visite, et à chaque salle, le dénommé Peter Harker se faisait un devoir de poser une rafale de questions, probablement pour impressionner une certaine rouquine à (déjà) gros seins. Zenia en savait assez sur la nature humaine pour savoir que ces efforts étaient vains, que la demoiselle en question n'avait que faire d'un crétin à lunettes, si brillant soit-il, et que les pom-pom girls sortent avec les quaterbacks, comme par exemple Biff Ruskin, ce grand crétin blond portant un T-shirt à numéro et qui ne cessait de houspiller son souffre-douleur du moment.

— Dites-moi, j'ai lu les travaux du professeur Vandersnucht, et je crois savoir qu'il étudie les mutations génétiques induites par des doses de rayonnement ionisant sur ces petites bêtes.

— C'est exact.

— Mais est-ce que ce n'est pas dangereux ?

— Bien sûr que c'est dangereux, c'est pour cette raison que l'accès à ce laboratoire est soumis à de très strictes règles de sécurité. Si jamais un de ces spécimens s'échappait, ce serait catastrophique.

— Oui, bien sûr, catastrophique. Mais maintenant que j'y pense, comment ça se fait qu'on organise des visites de lycéens dans un laboratoire ultrasecret travaillant pour l'armée ?

— Ah, c'est une question qu'on me pose à chaque fois. Eh bien l'explication est la suivante : lorsqu'en 1997, le Congrès a voté la loi « Scholarship and Citizenship », la majorité Démocrate au Sénat, il s'est élevé des. . . Eh, mais qu'est-ce qui se passe dans le fond ?

L'agitation provenait d'un pauvre gamin qui gesticulait en tous sens en poussant des petits cris affolés, sous les quolibets de Sa Majesté Biff Ruskin et sa bande de sportifs.

Si vous posez la question à un parent ou un éducateur quelconque, il vous répondra que tous les enfants sont égaux, de petits anges pleins de promesses et d'espoirs qui ne demandent qu'à se réaliser. C'est confondant de voir à quel point l'hypocrisie est une chose universellement répandue dans la société humaine. Il saute pourtant aux yeux de n'importe quelle personne ayant un peu le sens de l'observation que rien n'est plus faux, et dès qu'il est en âge de parler et d'interagir utilement avec ses semblables, il est aisé de déterminer avec de raisonnables probabilités de tomber dans le vrai quelle place un enfant occupera dans la société une fois qu'il aura grandi – et c'est d'autant plus facile qu'il avance en âge.

Par exemple, il était facile de prédire à Peter Harker un brillant avenir dans quelque métier scientifique, ou à défaut, s'il abandonnait ses études pour s'occuper de sa vieille tante malade, dans le journalisme. Il était tout aussi facile de se figurer que Biff Ruskin, une fois raccrochés les crampons, excellerait dans les fort utiles disciplines que sont le métier commercial, la descente de bourbon et le battage de sa femme. Quant à Mary-Jade Wilson, la rousse à gros nichons, on l'imaginait difficilement vivre d'autre chose que de ses gros nichons.

C'était pareil pour Aloysius Coppernickel. Tout à fait le genre de gars qu'on imagine prendre dix livres par an jusqu'à l'infarctus. Sa peau et ses cheveux gras témoignaient, non point d'un nonchalant mépris pour son apparence, mais plutôt de la distance considérable qu'il y avait entre sa perception du monde et les convenances sociales. Qu'allait donc devenir Aloysius Coppernickel dans le futur ? Probablement pas grand chose. Il n'était pas de ce genre d'adolescents habités par un génie particulier qui émerge un jour et surprend le monde. Il n'avait aucune compétence éminente, aucun talent exploitable, et s'il passait sa vie devant son ordinateur, il ne faut pas croire qu'il entendait quoi que ce soit à l'informatique. Il se contentait de vivre visiter les forums de discussion où il était question du seul sujet qui éveillait en lui quelque intérêt : les séries de science-fiction. Les seules fois où il s'était éloigné de Philadelphie, c'était pour assister à des conventions sur ce thème. Les seules choses qu'il ait jamais fabriquées de ses mains, c'étaient des costumes de Star Trek – à force d'obstination, il avait obtenu un résultat correct, sans toutefois pouvoir en faire un quelconque commerce.

Il naît parfois dans les familles trop vieilles des individus de ce genre que l'on qualifie alors de « fin de race », toutefois, ces jeunes gens ont au moins pour eux un nom prestigieux et une fortune bien établie, qui leur assure un intérêt auprès des filles vénales. Las, il n'y avait rien à espérer non plus de ce côté-là, le gros pull fait maison et les lunettes à bordures épaisses du malheureux le désignaient comme issu de la classe désargentée.

Bref, Aloysius Coppernickel était le type même de l'enfant qu'on n'aimerait pas avoir.

— Ah, j'ai été piqué, j'ai été piqué ! glapit notre héros en frappant sa poitrine grassouillette du plat de la main d'un geste malhabile autant que vain.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le docteur Olgakoff en accourant aussitôt.

— J'ai... piqué... aïe... (puis, il éclata en sanglots)

— Je suis sûre que c'est un coup de l'un d'entre vous ! Qui a fait ça ?

— Mais pas du tout madame, rétorqua Biff, plein de morgue.

— Montre-moi ça tout de suite !

Elle souleva brutalement le pull et le T-shirt de l'adolescent, faisant jaillir sa panse blafarde, à la grande honte de celui-ci. Il y avait en effet une petite piqûre sous le sein droit, d'où irradiait déjà une petite rougeur.

— C'est rien du tout, affirma la scientifique avec une assurance un peu trop rapide pour être honnête, je vais t'amener à l'infirmierie.

— Ouin !

— Robbie, continuez la visite, et tenez ces trois-là à l'œil !

L'infirmier de l'Insectarium de Philadelphie n'était qu'une petite salle où les employés passaient annuellement leur visite médicale et où, certains jours d'été, un visiteur se remettait de ses vapeurs. Comme nous étions à la morte saison, l'infirmière était allée tromper son ennui en draguant le barman à la cafétéria. Assis torse nu sur la table d'auscultation, Aloysius se faisait donc prendre la tension par le docteur Olgakoff, qui était aussi habile à cet art que peut l'être une physicienne nucléaire.

— Tu te sens mal ? Nausées ? Vertiges ?

— Ouin !

— Oh, arrête tes singeries, conduis-toi en homme. Je suis sûre que ça ne fait même plus mal. Tu as vu ce qui t'a piqué ?

— Un scorpion ! Ah, c'était un scorpion, je vais mourir . . .

— Un scorpion comment ? Noir, vert . . .

— Noir, de cette taille (entre ses deux index boudinés, il montra une longueur d'environ un pouce).

— Sa queue était grande ou petite ?

— Hein ?

— C'est pour savoir s'il était dangereux.

— Petite.

— Alors ça va, tu ne crains rien. La piqûre de ce type de scorpion n'est pas plus dangereuse que celle d'une abeille.

— C'est vrai ?

— Évite de te gratter, c'est tout. D'ici trois jours, on ne verra plus rien.

— Alors je peux partir ?

— Oui, tu peux partir. Ah, encore une dernière chose . . . Si jamais demain tu te sens . . . différent. Comment dire, s'il t'arrive des choses bizarres, si ton corps change, si tu développes des capacités surprenantes . . .

— Je viens vous voir ?

— Justement non. Tu m'oublies. On ne s'est jamais rencontrés, c'est clair ? J'ai sué sang et eau pour avoir ce job, j'ai léché le cul de cent vieux croûtons de l'université pour avoir mon doctorat, je ne veux pas d'ennuis, alors on ne se connaît pas et puis c'est tout.

— Ah bon.

— Allez, dégage, j'ai du boulot.

I.2 Les charmes bucoliques de la vie campagnarde

*To be or not to be, that be da question.
(Shakespeare)*

Kleinburg Pa., 6 janvier 2005

En revanche, il y en avait un qui faisait la joie et l'admiration de ses parents, c'était Karl Übermensch. Il ne s'agissait pas d'un condisciple d'Aloysius, pour tout dire, ils ne s'étaient jamais croisés. Karl habitait la campagne à une centaine de miles à l'ouest de Philadelphie, ses parents étaient fermiers. Pour lui, « la ville », ça voulait dire Kleinburg, microscopique

bourgade de deux mille habitants nichée dans un détour d'une large vallée, son cinéma à une salle et une séance par jour, son église presbytérienne du XVII^e siècle classée monument historique, avec ses murs hauts et étroits de pin noir et son toit en croupe, un peu dans le genre Lovecraft. Kleinburg et son unique magasin de meubles, son unique vendeur de voitures d'occasion, son unique Wal-Mart, ses quatre concessionnaires de tracteurs et ses dix-sept débits de bière.

L'histoire des États-Unis ne s'était guère attardée sur Kleinburg. Un beau jour de 1683, sur un site remarquablement dépourvu de cimetière indien, une vingtaine de familles d'émigrants Allemands s'était installées dans le but somme toute honnête de cultiver la terre. En 1728, l'église avait brûlé pour des raisons parfaitement explicables et sans rapport aucun avec Cthugha, et ces gens pieux s'étaient dépêché d'en construire une nouvelle – celle-là même qui constitue aujourd'hui encore le principal intérêt touristique de la ville. Chose plutôt rare parmi les lieux de culte de la côte est des États-Unis, aucun révérend fou n'y avait jamais prêché le retour d'Azathoth, ni ne s'était prosterné devant les autels de Nug et de Yeb en psalmodiant « *ia ia Cthulhu fthaghn* », ni n'avait connu un horrible et spectaculaire trépas avant de revenir hanter les kleingurgeois les soirs de brouillard, quand Mars fait un angle particulier avec Celaeno. De la guerre d'indépendance et de la guerre civile, Kleinburg n'avait entendu que de lointaines canonnades. En 1917, en raison des origines de la petite communauté, les kleinburgeois avaient été considéré avec circonspection par leurs voisins, mais leurs fils étaient finalement partis pour la France comme les autres. Pareil en 41. En 1963, le lycée avait été rebaptisé « John F. Kennedy ». En 1986, on avait élu un maire noir (du nom de Hans Klagemühle).

Pendant tout ce temps, pour autant qu'on s'en souvienne, aucun des probes citoyens de Kleinburg n'avait jamais eu l'étrange idée d'enlever de jeunes filles pour les violer, les dépecer et faire des travaux de maroquinerie avec leurs peaux. Aucun d'entre eux ne s'était jamais mis à édifier un quelconque monument d'art naïf à la facteur Cheval avec les cailloux du coin – sans doute parce que le coin était fort alluvial. On avait beau éplucher IMDB dans tous les sens, aucun kleinburgeois n'avait jamais fait de carrière d'acteur, fût-ce de troisième zone, ou même n'avait été assistant preneur de son sur le moindre soap opéra. Aucun bien sûr n'avait eu de prix Nobel. Aucun n'avait jamais détourné des milliards de dollars à Wall Street. Aucun président n'était né à Kleinburg, n'y avait trépassé, ni même n'y était simplement passé, à l'exception toutefois du président Taft, qui y avait reposé sa monture un jour qu'il randonnait dans la campagne avec quelques amis, du temps où il était étudiant (mais ce fait par ailleurs dépourvu d'intérêt demeurerait totalement méconnu des historiens locaux). Quant à la famille Mengele, qui tenait le magasin de meubles susmentionné, les fiches du FBI concluaient à une totale absence de trace de relation entre eux et leur embarrassant homonyme qui s'était attiré la peu flatteuse renommée que l'on sait.

En bref, et pour tout dire, Kleinburg était une ville remarquablement sans histoire.

Ah si, quand même, il y avait eu cette affaire de météorite.

Mais revenons à Karl. Donc, c'était un jeune homme âgé de 16 ans, bien bâti, et dont l'originalité n'était pas le trait de caractère le plus saillant, car il désirait devenir quaterback de son équipe de football, et avait quelques arguments à faire valoir à l'appui de cette ambition. Il courtisait sa voisine et amie d'enfance, Kristin Kanzler, et se voyait bien l'épouser quelques années plus tard, car c'était un garçon sérieux. Ses parents, Martha et Jonathan Übermensch, étaient les gens les plus droits du monde, polis, respectueux des lois, ouailles

pieuses et contribuables scrupuleux, et qui plus est, ils formaient un ménage heureux depuis une trentaine d'années. Voilà bien des parents que tout le monde rêverait d'avoir eus, mais ça n'avait pas empêché Karl, dans sa prime enfance, de faire comme tout le monde, c'est-à-dire de s'imaginer être le fils d'un roi en exil, d'un milliardaire grec ou d'un quelconque couple d'ascendants autrement plus prestigieux que deux fermiers, disons le, un peu ennuyeux.

Bien sûr, il avait depuis longtemps rangé ces idées avec toutes les sornettes enfantines du même tonneau et s'était résigné à n'être que le fils de ses parents.

« Karl, viens, il faut que nous te parlions. »

Assis tous deux devant la lourde table de chêne qui avait connu les repas familiaux de tant de génération d'Übermensch, Jonathan et Martha étaient suffisamment graves pour alarmer Karl. Que se passait-il donc ?

— Mon fils, c'est aujourd'hui ton seizième anniversaire, tu es donc en âge de comprendre certaines choses. En fait, nous aurions dû t'en parler beaucoup plus tôt. Et quoi que tu puisses penser de ce que nous allons te révéler, souviens-toi que ta mère et moi t'avons élevé avec amour.

— Eh ?

— Je crois que c'est plus facile si on te montre. Viens, c'est dans la grange.

Karl n'en revenait pas. Il avait passé toute son enfance à jouer dans cette vieille grange pleine de foin, il y avait installé une sorte de petit refuge à l'étage, avec un télescope et tout ce qui va bien, et jamais une seule fois dans sa vie il n'avait soupçonné que là, sous la vieille batteuse rouillée, le plancher semé de paille dissimulait une large trappe.

— C'est ton grand-père qui avait aménagé ça dans les années 60. Tu sais, la crise des missiles, tout ça... Pas mal de gens ont encore ce genre d'installations chez eux. En général, les voisins ne sont pas au courant.

— Vous ne m'en avez jamais parlé ?

— Ce n'est pas le genre de choses qu'on dit aux enfants. On avait peur que tu ailles explorer, que tu t'enfermes, enfin tu vois, le genre de conneries que font les gosses... Voilà, le mécanisme est un peu rouillé, à trois, tire avec moi... Un, deux...

Personne n'avait dévoilé le passage depuis des années, comme en témoignait l'épais nuage de poussière qui s'éleva. Une volée de marches descendait à une profondeur assez étonnante, une trentaine de pieds environ. Depuis le fond de l'escalier, l'ouverture paraissait n'être qu'un mince trapèze lumineux, il fallait une torche pour dévoiler les détails de la double porte en acier lourd.

« Mon père avait travaillé des années durant à construire ceci, je n'en reviens toujours pas. Allons, tâchons de dégripper ces gonds rouillés. »

Cela prit environ une heure, les Übermensch furent obligés de remonter au garage chercher un cric, mais finalement, les battants voulurent bien s'entrouvrir assez pour laisser leur le passage. Il y avait longtemps que l'alimentation électrique de l'abri était morte, c'est donc dans le pinceau de sa Maglite que Karl découvrit pour la première fois la chose.

Ce n'était pas très grand, pas plus qu'un scooter. La lumière jouait étrangement sur le métal bleu satiné de la machine, entièrement moulée en galbes ovales. Aucune trace d'usure n'était perceptible, aucune marque de fabrique n'était visible. Et soudain, Karl se rendit compte que même la poussière avait évité de maculer l'objet de ce linceul gris omniprésent ailleurs.

« Voilà, c'est là-dedans que nous t'avons trouvé. »

I.3 Dans la tranchée de l'Étoile de la Mort

Let it is, let it is, let it is, oh let it is...
(the Beatles)

Philadelphie Pa., 28 janvier 2005

Le pauvre Biggs explosa soudain dans un éclair blanc ! Le visage d'Alex se décomposa lorsqu'il comprit qu'il ne verrait jamais son ami d'enfance, que le cri qui résonnait encore dans ce casque serait la dernière parole qu'il entendrait jamais de lui. Mais ce n'était pas l'heure de pleurer les héros tombés au combat. La perte du leader de l'escadrille ne fit que renforcer sa détermination à en finir. Tant de camarades étaient tombés en quelques minutes de combat enragé... Alex Tornhill fit à son tour plonger son chasseur dans la fatale tranchée. Le sombre seigneur, l'assassin au masque noir, se lança aussitôt à ses trousses, flanqué de ses deux chiens de chasse en formation serrée. Alex savait que les appareils ennemis étaient plus agiles que le sien, et dans ce boyau étroit, cette agilité était synonyme de vitesse. Aurait-il le temps de parvenir jusqu'à son objectif avant d'être à son tour pulvérisé dans une boule de plasma ? Il accéléra aux extrêmes limites de son engin, loin, bien loin au-delà de ce qui était raisonnable. La maîtrise d'Alex Tornhill était légendaire dans la flotte, cela aurait sans doute été suffisant pour distancer le commun des pilotes de chasse, mais l'homme noir n'était pas n'importe qui. C'était un pilote de première force, aux commandes de l'appareil le plus moderne à sa disposition, un appareil mieux adapté à ce type de combat. Inexorablement, il se rapprochait, grignotant mètre après mètre, bientôt il serait à portée de tir, bientôt...

— Alex, bon dieu, tu viens manger ?

— Oui-euh, j'arrive...

— Tu arrivais déjà il y a un quart d'heure ! Je parie que tu bricolais une de tes cochonneries !

— C'est pas des cochonneries. Je suis un mutant, je suis un ingénieur de génie !

— C'est ça, eh bien si monsieur le mutant voulait bien bosser son bac, je suis sûr que l'école d'ingénieur lui tendrait les bras.

Il était inutile de vouloir raisonner madame Tornhill mère, qui n'entendait rien aux pouvoirs mutants de son fils l'ingénieur génial. Notre jeune ami quitta donc sa chambrette pour se rendre, la mort dans l'âme, à la salle à manger, où l'attendait le repas familial. Profitons-en pour faire le tour du « laboratoire ».

Il y avait des posters aux murs. Mais pas de Shakira ou de Keira Knightley. C'étaient plutôt des messieurs moins sexys, comme Wernher Von Braun, Constantin Tsiolkovski, Sergei Korolev, Robert Goddard... Du plafond pendaient des maquettes de fusées et d'astronefs, pas des cochonnetés en plastique fabriquées en Chine par d'obscurs mercantis, de vraies maquettes de Soyouz ou de CEV faites en papier à la main par l'Ingénieur en Chef Tornhill en personne. Alex avait évidemment un ordinateur dans sa chambre, du linge jonchant le sol un peu partout, un petit lit dans un coin. Mais le plus important, c'est l'établi.

Il s'agissait d'une grande table, à l'origine destinée à faire des devoirs, mais sur laquelle il était peu probable qu'un cahier eût jamais échoué. À la place, Alex avait installé deux lampes d'architecte, des pinces pour tenir divers trucs, des loupes, un petit microscope, un oscilloscope, divers ohmmètres, ampèremètres, voltmètres et autres bizarrotrons nanomagnétiques, ainsi que l'objet qu'il bricolait présentement en se passant la musique de Star Wars. En l'occurrence, un viseur pour chasseur spatial. Avec viseur tête-haute, correcteur de parallaxe, désignation

de cibles multiples et affichage en sept langues, dont le klingon. Capable de shooter un wampa à deux cents mètres.

Et nonobstant le fait qu'il n'existait dans le monde aucun chasseur capable d'exploiter ses capacités, croyez-le ou non, ce viseur était parfaitement opérationnel.

I.4 Le Projet super-secret du gouvernement Américain

*It be one small step for a man...
(Neil Armstrong)*

Somewhere, USA, 16 juillet 2005

C'était un van beige parfaitement banal, comme il en sortait chaque année des milliers de l'usine de vans. Mais celui-là n'était pas banal par hasard, il avait une bonne raison d'être banal, en effet, il avait été banalisé. La carrosserie et les portières n'étaient pas moulées dans ce placocarton polyacrylique qui a la faveur des constructeurs modernes, mais usinées en véritable acier américain, et d'une épaisseur suffisante pour protéger ses occupants des tirs de n'importe quel parti de rednecks de l'Arizona, de sectoïdes apocalyptiques texans ou d'écologistes californiens. Les vitres étaient en verre feuilleté, et si on les observait en oblique, on constatait qu'il y en avait deux couches. Les pneumatiques étaient doublés en kevlar et segmentés en compartiments étanches afin de résister aux crevaisons. Le moteur était un modèle spécial, que des ingénieurs très compétents avaient passé deux ans à rendre trois fois plus puissant que l'original tout en conservant le même bruit de casserole – tant qu'on n'activait pas l'injection de peroxyde d'azote. À l'intérieur, le conducteur disposait d'un poste de pilotage plus inspiré par l'aviation que par l'industrie automobile, avec inclinomètre, altimètre, voyants de température de toutes les sortes de fluides de l'engin, console de diagnostic de panne, console d'armement, GPS (pas le truc des civils, le vrai GPS des militaires, celui qui est précis au millimètre), ainsi qu'un poste de communication satellitaire expérimental ultrasecret « ORX-48 modifié b ».

— Eh, c'est vraiment un ORX-48 modifié b? Hein? Hein dites? C'est sûr, je le reconnais, c'est un ORX-48 modifié b! Pas vrai? Hein? Hein?

— Ta gueule.

— Mais si, je le reconnais, c'est l'ORX-48 modifié b, puisqu'il y a la fonction de poursuite automatique du satellite Navgrav X! Eh les gars, vous êtes de la CIA? Vous êtes du FBI? De la NSA alors? Je suis sûr que vous êtes de la NSA! Ah oui c'est sûr, vous êtes des agents de la NSA.

— Ta gueule.

— Eh les gars, vous vous rendez compte, on a été capturés par des agents de la NSA! Ça alors, quelle aventure... Eh, vous nous amenez où finalement? Hein? À Langley? Hein?

— Ta gueule.

Alex Tornhill était bien le seul occupant du van à trouver la situation excitante. Aloysius Coppernickel, toujours fidèle à sa conduite, pleurait et se lamentait abondamment, supposant avec quelque raison qu'on allait le descendre au coin d'un bois et enterrer sa dépouille dans un trou où personne n'irait jamais le chercher. Karl Übermensch, n'était pas très rassuré non plus, mais parvenait tant bien que mal à le dissimuler sous le masque d'une virile assurance, tout comme le quatrième captif, un gaillard d'une vingtaine d'années au visage rond et au

crâne entièrement chauve, dont le physique évoquait celui d'un ours ou d'un taureau. Sans rire, la plupart des bodybuilders qui se pavanaient dans les concours de Mister Olympia auraient passé pour de délicats éphèbes à la sexualité douteuse à côté de cette montagne de muscles et d'os. Tous étaient solidement menottés à leurs banquettes et ne pouvaient en aucune façon en bouger. Pour leur part, les ravisseurs étaient au nombre de deux. Ils n'avaient bien sûr pas décliné leurs matricules, l'un était l'agent TX, l'autre l'agent DN. Bien qu'ils travaillassent en binôme depuis douze ans maintenant, aucun ne connaissait ne serait-ce que le prénom de l'autre. Ils étaient vêtus de costumes noirs, de lunettes noires, et de cravates bleues, pour qu'on ne les confonde pas avec les héros de quelque film à gros budget. Il était douteux que l'un ou l'autre eût jamais eu la moindre notion de ce que pouvait être le sens de l'humour.

Le van roulait à vive allure sur l'autoroute en direction de l'ouest, probablement vers Washington. C'était difficile à dire car les vitres étaient oblitérées par des panneaux parfaitement opaques, ne laissant à nos pauvres captifs qu'un médiocre aperçu de la route par-delà la grille qui les séparait du conducteur et de son acolyte. De longues et mornes minutes passèrent ainsi, à mesure que les miles défilaient et que les vessies se remplissaient, et Alex ne cessait de s'extasier devant les merveilles technologiques qui l'entouraient. Il échafaudait toutes sortes d'hypothèses sur la raison de leur enlèvement et changeait d'idée plus vite qu'il n'était possible de le suivre, ce qui rendait son discours particulièrement nébuleux.

Finalement, ils prirent une bretelle et descendirent dans un faubourg industriel non-identifiable, se faufilèrent dans la circulation des camions et des Hummer, tournèrent et tournèrent et tournèrent encore, puis entrèrent dans le périmètre gardé d'une vaste installation qui était, d'après un panneau, une fabrique de jouets (particulièrement bien gardée). Le van passa trois checkpoints, puis pénétra dans un vaste hangar, avant de s'arrêter. Là, les deux agents firent descendre les quatre jeunes gens un peu ankylosés, en donnant à Alex l'explication suivante :

« Ta gueule »

Il y avait d'autres personnes dans le hangar, des gens en uniforme, des gens en blouse blanche, des gens en combinaison bleue. Aucun ne fit mine de porter secours à quatre gamins prisonniers. En fait, il semblait qu'une toute autre affaire les occupait, ils discutaient vivement par petits groupes, s'apostrophaient d'un air moyennement joyeux, s'interrogeaient sur quelque sujet mystérieux. Mais les deux ravisseurs ne s'en préoccupèrent pas, et les menèrent jusqu'à un bâtiment voisin par un passage aveugle. C'était un genre d'immeuble de bureaux à trois étages, avec de longs couloirs pleins de portes à numéros. On les fit entrer dans le numéro 112. Une grande pièce carrée sans fenêtre, avec pour unique mobilier une petite table basse ronde, quatre chaises en plastique et un immense miroir mural qui vous donnait envie de dire : « tiens, une glace sans tain ». Toujours entravés de leurs menottes dans le dos, les quatre jeunes gens furent invités à s'asseoir, puis l'un des agents les surprit en leur disant autre chose que « ta gueule ».

— Bonjour, et bienvenue au complexe Alpha. Le complexe Alpha est la principale implantation du projet Griffon. Le projet Griffon est un projet ultrasecret du gouvernement des États-Unis d'Amérique visant à détecter, à recruter et à former des individus à fort potentiel afin d'en faire des agents destinés à des missions particulières et délicates en territoire ennemi. Le projet Griffon vous a détectés, vous, comme étant des sujets à fort potentiel.

— Cool !

— Sachez que pour vos proches, vous êtes déjà morts. Vos passés n'existent plus. Vos identités n'existent plus. Désormais, vous n'avez plus que des noms de code. Vos corps, vos âmes, seront bientôt des armes de guerre au service d'Oncle Sam. Vous allez d'abord passer un examen

médical complet, puis vous passerez chez le fourrier pour toucher votre paquetage, enfin vous serez conduits au dortoir. Je vous suggère de bien dormir, votre entraînement commencera dès demain, et...

Soudain, un uniforme plein de médailles entra dans la pièce, accompagné d'un individu tout rabougri d'une cinquantaine d'années. Les deux gros bras se mirent au garde-à-vous.

— Mes respects mon colonel.

— Repos. Mais qu'est-ce que vous foutez là ?

— Réunion préparatoire à l'intégration des nouvelles recrues, mon colonel. Groupe de la Pennsylvanie, exfiltrés ce matin.

— Quoi, on ne vous a rien dit ? Vous n'avez pas eu le message ?

— Message mon colonel ?

— C'est fini toutes ces conneries. Fini, fini... Les ronds-de-cuir de Washington ont fini par avoir notre peau.

— Pardon mon colonel ?

— Le projet Griffon est arrêté. Les budgets sont coupés. On va démanteler les installations, le personnel est remercié. Mais bon dieu, vous lisez vos mails de temps en temps ?

— Le proj... Mais mon colonel, c'est impossible ! La Patrie a besoin de nous !

— C'est bien ce qu'on a essayé de leur faire comprendre. Mais il paraît que c'est interdit d'enlever des citoyens Américains pour leur laver le cerveau et en faire des super-soldats. Non mais franchement, vous vous rendez compte ? Bientôt ça va être quoi ? La fermeture des goulags à communistes dans les Rocheuses ? La fin des expérimentations nucléaires sur les soldats ? Mais où va ce pays, je vous le demande ? Si ça continue, ils finiront par nous interdire de pendre les nègres.

— Triste époque, mon colonel.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Et eux, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Eux ? Ah, eux... Ben... Vous faites... vous savez, quoi...

— Ah, la corvée de bois !

— Voilà, comme vous dites. Discrétion et efficacité. Rompez, messieurs.

I.5 La corvée de bois

*I be your father !
(Darth Vader)*

Anywhere, USA, 16 juillet 2005

Ils ne s'attardèrent pas et repartirent donc de la base dans le même équipage qu'ils y étaient arrivés. Toujours les deux mêmes poètes aux commandes du même van, toujours les quatre mêmes jeunes gens apeurés menottés à l'arrière. Ils avaient plus ou moins compris où on les emmenait et pour quoi faire, mais n'ayant aucun moyen de fuite ou de révolte, ils se tenaient cois. Ils retracèrent la route, ou bien c'était une autre, c'était difficile à voir car la nuit tombait. Au bout d'un moment, on passa des usines aux entrepôts, des entrepôts aux drive-in abandonnés, puis aux bars à motards, qui bientôt s'espacèrent pour laisser place à la béante noirceur des forêts de l'Est américain. C'est alors que Malcolm Little fit entendre sa voix pour la première fois. Malcolm Little, c'était le quatrième larron, le plus âgé vraisemblablement,

pour autant qu'on pût lire un âge sur son visage de gros bébé aux cheveux ras. Sa voix était en rapport avec son physique, grave, très grave. Il finissait dans les aigus là où James Earl Jones commençait dans les graves.

— Vous allez nous tuer ? demanda-t-il.

— Oui. Ta gueule.

— Je comprends. Vous obéissez aux ordres.

Apparemment satisfait, il retourna à son mutisme. Il laissa ainsi passer quelques interminables secondes, puis reprit.

— Mais au fait, votre employeur n'existe plus, si j'ai bien compris.

— Ta gueule.

— Oui, ma gueule.

Il se renfrogna derechef. Quelques poignées d'arbres défilèrent dans le pare-brise.

— Donc, vous êtes chômeurs, quoi.

— Ta gueule.

— Y'a pas de honte. Ça peut arriver à tout le monde.

Woosh... woosh... woosh... faisaient les bosquets lorsqu'ils déboulaient à toute allure sur la droite du van.

— Donc, vous êtes en train de commettre un crime fédéral parce qu'un type qui n'est plus votre chef vous l'a ordonné, vous ne serez pas payés pour ça et si jamais ça merde, ce gars ne vous aura jamais vu de sa vie.

— Ta gueule.

— OK, c'est cool.

Ils roulèrent encore une trentaine de secondes. C'était approximativement le temps qu'il fallait à une idée pour faire son chemin dans le crâne épais d'un serviteur de la liberté, de la démocratie et des droits de l'homme. Puis l'agent TX écrasa la pédale de frein, et le van dérapa dans un grand crissement de pneus avant de s'immobiliser en travers de la route, par bonheur totalement déserte. Les deux agents se regardèrent. Ils avaient parfaitement suivi le raisonnement de Little. Ils l'avaient même poursuivi un peu plus loin, et eu la même idée en même temps.

Et si jamais le colonel Wateschatt avait décidé de faire disparaître tous les témoins ?

L'agent TX fit repartir son engin et se gara quelques yards plus loin. Le moteur tournait toujours, le copilote descendit, fit le tour du véhicule et ouvrit la porte arrière.

« Sortez ! »

Les quatre jeunes gens ne se le firent pas dire deux fois. Armé de son trousseau de clés, l'agent DN leur ouvrit les menottes, et les leur reprit.

« Tirez-vous ! » leur dit-il alors avant de remonter dans sa camionnette et de repartir en trombe sans un regard en arrière, laissant nos héros interdits.

« Quand même, se plaignit Aloysius Coppernickel, ils auraient pu nous laisser cinquante dollars pour prendre le bus. »

I.6 The Wild Monkey

I be da king da world! Youhou!

(Léonardo DiCaprio)

Anywhere, USA, 16 juillet 2005

Le « Wild Monkey » n'avait pas vraiment l'habitude de recevoir des clients du genre de nos quatre jeunes gens. D'une part parce qu'aux USA, la fréquentation de ce genre de lieu de débauche est interdite aux citoyens de moins de vingt et un ans, vu qu'on n'y sert guère que de la bière et du bourbon, et d'autre part parce que les clients de ce genre n'éprouvaient en général qu'une curiosité fort limitée à l'égard de ce genre d'établissements, synonymes pour eux de « se faire égorger dans une arrière-cour malpropre par des routiers avinés après qu'ils vous eussent fait subir à votre corps défendant les derniers outrages. » N'eussent-ils été guidés par la nécessité impérieuse qu'ils n'auraient jamais franchi la porte de ce mystérieux abîme de perdition. Cette funeste réputation était toutefois un peu exagérée, ils s'en rendaient compte maintenant en constatant que lesdits routiers étaient surtout occupés à regarder le foot à la télé tout en commentant avec aménité l'évolution du prix du gallon de fuel, et qu'aucun d'eux ne les surveillait d'un air torve et porcine en fomentant des complots sodomites.

La patronne était une bien brave femme dont ils avaient réussi sans peine à éveiller la fibre maternelle, ce qui leur avait valu la permission d'appeler leurs parents pour qu'ils viennent les chercher, ainsi que quatre boissons fraîches et pétillantes, sans alcool, bien sûr.

— Merci l'ami, tu nous as sauvés la vie !

— Oui, c'est sûr, ils allaient nous buter. Comme dans Pulp Fiction, vous l'avez vu ? Hein ? Ou comme dans Casino, à la fin, quand le mec se fait buter à coups de pelle !

— Ouin !

— C'est bien normal. J'étais concerné aussi.

— Je suis Karl Übermensch ! Et toi, quel est ton nom ?

— Malcolm Little.

— Enchanté. Est-ce que tu sais pourquoi ils nous ont enlevés ?

— Ils l'ont dit. On a des capacités spéciales. Des forts potentiels, tu te souviens ? Ils voulaient faire de nous des super-soldats, je pense. Mais quelqu'un à Washington a dû enfin se rendre compte que la guerre froide était finie depuis quinze ans, et ils ont décidé d'arrêter les frais.

— Des capacités spéciales ?

— Je suis doté d'une force physique peu commune. Vous aurez peut-être remarqué ma physiologie particulière.

— C'est sûr, tu es costaud. Tu fais de la musculation, quelque chose comme ça ?

— Non. J'ai participé à un programme d'étude.

— Du gouvernement ? intervint soudain Alex qui avait dressé l'oreille. Sur la base 51 ? Ils t'ont injecté du sérum d'alien et...

— Ce n'était pas le gouvernement, c'était O'Donell.

— Qui ça, O'Donell ?

— Les restaurants. Les hamburgers. Les potatoes. Les nuggets de poulets.

— Ah, d'accord. Et donc...

— Ils avaient dit à mes parents que c'était pour tester une nouvelle spécialité. En fait, ils avaient inventé un additif alimentaire qui devait donner un meilleur goût à leur tambouille. Un truc chimique. Mais ça a mal tourné. Non seulement c'était toujours aussi dégueulasse, mais on s'est tous mis à gonfler comme des ballons. On a chopé des muscles énormes en quelques heures. C'était horrible, on a dégusté. Sur une douzaine de cobayes, j'ai été le seul survivant. Les autres sont morts de faim, ils ont digéré leurs propres organes pour nourrir

leurs muscles, quelque chose comme ça. Moi, j'étais bien enrobé de graisse, alors j'ai survécu.
— C'est incroyable! Et l'affaire est restée secrète?

— O'Donnell a plein d'argent. D'ailleurs, ils nous en ont donné pas mal pour qu'on la ferme, je suppose qu'ils en ont aussi donné aux journalistes et aux flics pour qu'ils fouinent ailleurs. Voilà toute l'histoire.

— Oulàlà. Moi c'est l'inverse, dit soudain Aloysius Coppernickel avant de retourner souffler dans son soda par le truchement de la paille.

— L'inverse?

— Lui il a gonflé, alors que moi j'ai maigri. Parce qu'avant j'étais plutôt gros...

Il convient ici de signaler que depuis le premier chapitre, Aloysius avait perdu la moitié de son poids. En lieu et place de l'adolescent gras et pleurnichard que nous avons entraperçu à l'insectarium, se tenait un adolescent mince et pleurnichard. Il était même devenu maigre. Voire osseux.

— Avant quoi tu étais gros?

— Ben, c'est arrivé comme ça, sans raison. J'ai fondu en une semaine.

— Sans raison?

— Non, à part que j'ai été mordu par un scorpion radioactif, je vois pas.

— Ah ah! Nous y voilà. Et donc, tes pouvoirs sont...

— Bon, d'accord, c'est vrai, j'ai acquis les pouvoirs du scorpion.

— Super! Tu as une force décuplée?

— Non.

— Une armure chitineuse?

— Non non.

— Tu vois la nuit?

— Ben oui. Quand c'est éclairé. Comme tout le monde.

— Tu as un dard empoisonné au moins?

— Jamais de la vie.

— Ben alors, c'est quoi?

— Je suis phosphorescent.

— Pardon?

— Je suis phosphorescent. Dans la nuit par exemple, je luis.

— Tout à l'heure, quand on marchait sur la route, tu ne luisais pas beaucoup.

— Ah ben il faut m'éclairer avec des ultraviolets. Tu as une lampe à ultraviolets, que je te montre?

— Non.

— Dommage.

— C'est nul comme pouvoir.

— Ouin!

Aloysius retourna à sa boisson et à ses bulles, laissant Alex continuer tout seul.

— Et bien moi, messieurs, tenez-vous bien, mais je suis un authentique et véritable, mais oui mais oui, MUTANT! Un vrai de vrai!

— Bien sûr.

— Rien de ce qui est mécanique ne m'est étranger! Je suis un génie de la technique, un as du bricolage, un...

— Comme Geordi LaForge? demanda Aloysius.

— Exactement, sauf que Geordi LaForge, c'est une grosse tapette, moi je suis un balèze. Bref,

si vous êtes attaqués par une armée d'androïdes, si vous trouvez un vaisseau spatial, une porte des étoiles ou un artefact du même genre, c'est à moi qu'il faut faire appel. Et toi... Karl c'est ça ?

— C'est ça.

— C'est quoi ton truc. Pourquoi est-ce qu'ils t'ont enlevé ?

— Oh, c'est sûrement parce que je grmlbrmlbmrbn...

— Tu... ?

— Grmlbrmlbmrbn...

— Plus fort.

— Je suis un extra-terrestre. Bon, on peut parler d'autre chose maintenant.

— Tu es un extra-terrestre !

— C'est pas la peine de le crier sur les toits.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je bois un coca.

— Oui mais... Si tu es un extraterrestre, comment es-tu arrivé sur Terre ?

— Eh bien voilà ce qui s'est passé : voici douze mille ans, loin, bien loin dans notre galaxie, les habitants de la planète Radon vivaient en paix et en harmonie, profitant dans la plus grande quiétude des fruits d'une civilisation ancienne et avancée, sous la coordination de Brinac, un gigantesque ordinateur construit spécialement pour cette tâche. C'est alors que mon père, Bob-El, qui était un scientifique renommé, découvrit dans les relevés spectroscopiques de notre étoile d'inquiétantes fluctuations. D'après lui, notre soleil vivait ses derniers instants et n'allait pas tarder à se transformer en supernova, détruisant toute vie sur Radon. Il s'en ouvrit à ses collègues, préconisant une évacuation massive et immédiate de notre monde. Mais lorsqu'ils soumièrent les résultats de leurs travaux à Brinac, ce dernier les rasséna, leur expliquant que Bob-El s'était trompé, et que le soleil avait encore bien des millions d'années d'activité paisible devant lui. Rassurés, tous retournèrent à leur labeur, traitant mon père de fou. Mais ni Bob-El, ni Lucienne-El, ma mère, n'étaient convaincus par les paroles rassurantes de Brinac. Ne pouvant se résoudre à quitter Radon, leur planète bien-aimée, ils décidèrent de construire un petit astronef dans lequel ils me placèrent en animation suspendue, et c'est ainsi qu'ils lancèrent dans l'espace leur bébé, Maurice-El, votre serviteur, en direction d'une planète dont ils savaient qu'elle abritait la vie.

— La Terre.

— Exactement. Le voyage dura des siècles et des siècles, avant que mon appareil n'entre dans le système solaire, ne s'approche de la planète bleu et ne tranche son atmosphère comme un météore. Il s'écrasa dans le champ des Übermensch, qui m'y trouvèrent et m'adoptèrent aussitôt. Ils m'élevèrent comme leur fils, jusqu'à aujourd'hui, dans les saines valeurs qui ont fait la grandeur de notre belle nation.

— Mon dieu ! Mais alors c'est vrai, les extraterrestres existent !

— La preuve.

— Et tu es le dernier de ta race, le dernier fils de Radon ! Quel honneur c'est pour moi...

— Euh... pas tout à fait.

Karl but une gorgée, visiblement embarrassé.

— Trois mois plus tard, un second météore s'est écrasé à dix mètres du premier. Il contenait un message, dont mon père adoptif a pris connaissance, et qui contenait la suite de l'histoire de Radon.

— Il y a une suite ?

— Eh bien, apparemment, ça disait que mon père était vraiment une brêle en spectroscopie, que notre soleil n'avait pas du tout explosé, et que mes parents avaient été internés peu de temps après mon envol. Le Grand Conseil de Radon regrettait de ne pouvoir rattraper mon vaisseau pour me ramener sur mon monde natal, faute des moyens techniques suffisants, et espérait que je coulerai une existence heureuse sur la Terre.

— Êh ?

— Ben voilà.

— Bon, admettons. Peu importe, ce qui compte, c'est tes pouvoirs.

— Mes pouvoirs ?

— Ben, tu vois à travers les murs ? Tu plies les barres d'acier rien qu'en les regardant de travers ?

— Absolument pas.

— Tu sais voler au moins ?

— En effet, il se trouve que j'ai mon brevet de pilote. Ah, tu veux dire, sans le concours d'un avion ? Je crains que non.

— Alors ?

— Ben, alors rien.

— Comment rien ?

— J'ai dit que j'étais un extraterrestre. Ça n'implique pas nécessairement que j'ai des pouvoirs particuliers.

— Mais comment fais-tu pour cacher ta véritable apparence ?

— C'est ça ma véritable apparence. Les Radoniens ressemblent beaucoup aux Terriens. On a globalement la même force physique, la même résistance, la même longévité. . .

— Mais vous avez bien un truc qui vous distingue !

— Notre vésicule biliaire est légèrement plus courte. Et on a une scissure supplémentaire au niveau du lobe temporal, ici.

— Ce qui te confère le pouvoir de. . .

— D'épater un médecin légiste qui ferait mon autopsie. Ah si, maintenant que j'y pense, je ne digère pas le lactose. Mais la plupart des asiatiques et des africains sont dans ce cas, c'est pas vraiment très original.

— Mais bon dieu, à quoi ça te sert donc d'être un extraterrestre si t'es comme tout le monde ?

— Je n'ai jamais dit que ça servait à quelque chose. C'est ce que je suis, voilà tout.

Rencontrer un extraterrestre en chair et en os, fût-il exotique comme un employé des postes, mettait Alex en transe. Il bombardait le malheureux alien de questions plus idiotes les unes que les autres, questions auxquelles Karl répondait autant que possible par monosyllabes avant de s'écrier « Non mais tu vas me lâcher ? »

Quelques minutes de silence s'ensuivirent.

Puis Alex revint à la charge.

— Vous rendez-vous compte, mes amis, de ce qui se passe ici et maintenant ? Nous vivons des instants historiques !

— De quoi ? s'enquit Malcolm.

— Dans bien des années, lorsque les hommes du futur passeront devant ce rade minable, ils s'écrieront avec admiration et respect : « Vois, mon fils, c'est ici que tout a commencé ! »

— À quel propos ?

— Ben. . . Nous voyons, le groupe !

— Quel groupe ?

- Nous sommes tous quatre dotés par la nature de pouvoirs extraordinaires. . .
- Ah bon ?
- . . . et unis par la farouche détermination à faire le Bien, à rétablir la Justice et à lutter implacablement contre le Crime. . .
- Quand tu dis « nous », tu comptes qui exactement ?
- . . . Un grand pouvoir implique de grandes responsabilités, comme disait le philosophe. . .
- . . . Stan Lee. . . traduisit Aloysius.
- . . . Voici pourquoi, nous devons au monde de prendre notre destinée en main ! Je vote pour qu'on fonde une équipe de super-héros !
- Tout ce que tu veux, mais par pitié, ferme ta gueule !

Et c'est ainsi que se forma ce fameux quatuor
que la presse n'allait pas tarder à baptiser :
« **The Ordinaries** »

Partie II

Opération Cobra

II.1 L'entraînement

Minuit. Tandis que des rues moites de Philadelphie montent les relents salins d'immondices océanes, dans les arrière-cours de ces gargotes que ne fréquentent point les honnêtes gens, les inquiétantes silhouettes des serveurs de la nuit s'assemblent pour chuchoter les détails de leurs mauvais coups à venir. C'est le monde obscur du crime, l'engeance maudite des mauvais garçons. Mais tandis que l'ignominie se trame sous le voile complice de brume de mer, il est un groupe de jeunes gens courageux, qui, malgré l'heure avancée, veillent au grain. Tremblez, larrons et assassins ! Les Ordinaries sont là !

— Horreur ! C'est Magneto !

— Oui, c'est bien moi, et toute ma Confrérie des Mauvais Mutants ! Vous croyiez donc m'avoir vaincu la dernière fois ?

— Malédiction !

— Eh non, un puits de lave radioactive n'est pas assez pour venir à bout du Maître du Magnétisme !

— Mais pourquoi, enfin ? Pourquoi toute cette installation ?

— Vous avez vu mon démodulateur de protons ? Alors, avec votre esprit supérieur, vous savez sans doute déjà compris ce que j'ai prévu. Eh oui, en envoyant un satellite-relais en orbite géostationnaire, le pourrais dévier la course d'un astéroïde qui s'écroulera sur le barrage de Los Perdidos, ce qui causera l'inondation de la centrale atomique de San Miguelito, qui explosera alors, contaminant toute la région, et ainsi, je me vengerais de vous tous, du gouvernement et de la Ligue des Conquérants !

— Vil fourbe !

— Et maintenant, pitoyables insectes, vous allez périr. . .

— Avant qu'il ait le temps de bouger, je fais un Éclair de Fer pour le déstabiliser.

— Jet de rapidité, lance 3D6.

— OK. Oh merde. . .

— 8, c'est lamentable. Magneto sort un 13 et te devance sans problème, il dévie ton rayon et lance une contre-attaque immédiate.

Après s'être constitués en groupe de super-héros, les Ordinaries – qui en fait ne s'étaient pas encore accordés sur un nom – avaient aménagé le Refuge. Afin de détourner l'attention de leurs ennemis, le Refuge était particulièrement bien camouflé. Il était même camouflé de l'intérieur. À qui n'était pas familier avec l'univers des super-héros, il aurait semblé que le Refuge était un coin du garage du père d'Alex Tornhill. Le camouflage était tellement poussé qu'à certains moments, les Ordinaries étaient obligés de se boucher les narines pour ne pas respirer les remugles pétroliers du Hummer de monsieur Tornhill lorsque celui-ci revenait du bureau. Pour découvrir la véritable fonction des lieux, il fallait ouvrir les portes du coffre à linge de M^{me} Tornhill mère – qui ne servait plus depuis des années – et découvrir le matériel secret des Ordinaries, qu'ils avaient accumulé au cours de leurs aventures de ces derniers mois. À savoir :

- Leurs combinaisons de super-héros, presque terminées par Aloysius.
- Leurs neuro-communicateurs, dont deux seulement fonctionnaient (il s'agissait de talkie-walkies bricolés par Alex pour marcher moins bien).
- Un poster de Kate Beckinsale en combi cuir moulante (que l'on accrochait cérémonieusement au mur avant chaque séance en disant « voici ce pour quoi nous nous battons » – et à l'époque, l'on ignorait encore ce que Kate Beckinsale portait sous sa combi cuir, alors vous

imaginez...).

- Un exemplaire du jeu de rôle « Marvel Superheroes », qu'ils appelaient « l'outil d'entraînement », avec dés et figurines.
- Une carte de Philadelphie datant de 1962 collée sur un carton fort, et quel l'on avait ornée de maintes punaises selon un schéma secret, afin de repérer plus facilement les boutiques de comics.
- Une carte routière de la Pennsylvanie, plus récente.
- Et puis tant qu'on y est, un poster des planètes du système solaire. Y'a pas de raison.

Depuis la rentrée des classes, Karl avait quitté la ville de Kleinburg où il avait passé toute son enfance pour s'inscrire à la Worthington High School sise dans la proche banlieue de Philadelphie, de sorte qu'il s'était rapproché de ses trois compagnons. Plusieurs fois par semaine, ils se réunissaient dans le Refuge pour pratiquer l'entraînement, et régulièrement, ils se faisaient exploser par Galactus, Thanos, le Fléau, Fatalis, les Sentinelles, Annihilus, Dr Octopus, Namor, les Hellions, Ronan l'Accusateur, la Garde Impériale Shi'ar, le Phénix Noir (la partie la plus courte de l'histoire du jeu de rôle), les Mauvais Mutants, Mesmero, Electro, le Caïd, le Super Skrull, la Main, AIM, l'Homme Impossible, Hydra, Loki, le Tireur, les Spectres Noirs, Ultron, et ils avaient même réussi à se faire battre par le clone maléfique de Doug Ramsey.

— Bon, fit observer Karl à l'issue de la partie, je crois que cette fois, on les a tous vus. À part Tante May et Spongebob Squarepants, tout le monde a réussi à nous vaincre.

— Ouin !

— C'est vrai, je sèche un peu, admit Alex, qui faisait office de meneur de jeu. Demain, j'irai chez Magic Magic pour acheter DC Heroes...

— Ah, ça suffit ! rugit Malcolm. J'en ai assez de ces enfantillages, il nous faut de l'action.

— Il a raison, approuva Karl.

— Mais je vous signale que vous manquez encore d'entraînement, encore deux ou trois douzaines de parties...

— Mais ça ne nous apportera rien de plus. Ce n'est pas comme ça qu'on acquiert du métier. On y va, et c'est marre.

— Il n'a pas tort, opina Karl.

— Vous êtes sûrs ? s'inquiéta Aloysius, à qui la situation convenait parfaitement.

— Bon, si vous y tenez. Vous avez probablement raison, je pense que nous sommes maintenant prêts à affronter l'adversité du monde.

Il se leva alors, posa ses mains sur les bords de la table, prit une grande inspiration, et chuchota, d'un air inspiré :

— Il est temps de lancer l'opération Cobra !

— C'est quoi ? demanda Aloysius.

— C'est un plan d'action que je mûris en silence depuis longtemps. Alors voilà : on lit le journal, et on voit ce qu'on peut faire pour venir en aide au monde. Je reviens de suite, il est au salon je crois.

Il revint quelques instants plus tard avec l'édition du « Daily Journal » du matin. Il le posa sur la table encombrée de reliefs pizzaïoliques et de fiches de personnages.

— Bien, voyons ce que nous pouvons faire pour sauver le monde. Alors à la une : « Ben Laden menace l'Amérique ».

— Eh, on pourrait capturer Ben Laden ! s'exclama Aloysius.

- Ah ça non, on pourrait pas, fit remarquer Karl. Enfin je veux dire, mon pachtoun est un peu rouillé alors pour notre première mission, on devrait commencer par quelque chose de plus... euh... si on regardait dans les pages intérieures ?
- « Un fou prend en otage la centrale nucléaire de Bohunice V2 »
- C'est où ?
- En Slovaquie.
- Si possible dans les pages « locales ».
- Pages locales, « Le maire Nimby suspecté de collusion avec la pègre ». Et si on enquêtait ?
- La pègre, c'est la mafia non ?
- Un truc comme ça.
- La mafia, c'est bien les gens qui vous coulent les pieds dans du béton avant de vous balancer dans la flotte ?
- OK, je feuillette, je feuillette... « Les égouts débordent », on soupçonne des malversations financières et un manque d'entretien, mais certains marginaux évoquent la présence d'un crocodile albinos géant qui boucherait les canalisations.
- Eh, ça a l'air dans nos cordes !
- Oui, mais dans les égouts, on va se crotter.
- Ah c'est juste. On va se faire disputer. Bon, cherchons, cherchons... Ah, mais... Eh, regardez mes amis, n'est-ce pas intéressant, ça ?
- Eh, mais tu as raison ! Entoure ça en rouge.
- Ouais, on a trouvé !
- L'aventure nous appelle, le sentez-vous mes amis ?
- En avant pour la gloire...
- Et la fortune !
- Ah, comme j'ai hâte de combattre la veuve et l'orphelin... Enfin, j'me comprends...
- Allons, hardis compagnons, tous à nos costumes, l'heure de la vengeance a sonné !

Et aussitôt, ils pillèrent le coffre à costumes, bondirent prestement dans la voiture de Malcolm – une vieille guimbarde qui devait en être à son quatrième propriétaire – et mirent les gaz en direction du centre-ville

Sur la table du Refuge gisait encore le Daily Journal de la veille. Cerclé de rouge, une annonce disait :

« Mrs Millifred Michaels offre une récompense de
\$ 100
à qui retrouvera son chat LUCIFER
mâle européen brown tabby, 8 ans
disparu le 13 avril 2006 au coin de
West Allegheny et North Pennock »

II.2 La quête

Madame Millifred Michaels était noire, et elle était assez vieille pour avoir vécu les années cinquante, autant dire qu'il en fallait plus que quatre énergomènes habillés d'élastomères bariolés et de passe-montagnes pour lui faire peur. Avec ses pantouffles et sa robe de chambre, elle semblait tout droit sortie d'un cartoon de Tom et Jerry. Elle sortit sur le pas de la porte, son fusil à pompe Remington M870 à la main.

— Dégagez, bande de voyous, ou je vous larde l'arrière-garde selon la bonne vieille recette de l'ouest.

— Paix, madame, nous venons pour l'annonce. . .

— L'annonce ?

— Oui, votre chat, Lucifer.

— Ah bon ? Et c'est halloween ?

— Nous sommes un groupe de super-héros et nous venons vous aider à recouvrer un être cher.

— Ah. . . tout s'explique. Entrez, entrez. Ne faites pas attention au désordre.

Le désordre consistait en deux exemplaires du « rider's digest » jetés sur la petite table ronde du salon, sur la toile cirée aux motifs sino-écossais. Pour le reste, tout était si bien rangé que du premier coup d'œil, l'on pouvait lire à livre ouvert dans l'existence de madame Michaels rien qu'en observant les photos sur les murs et les souvenirs sur les meubles. Selon toute vraisemblance, son défunt mari avait travaillé toute sa vie à quelque poste subalterne dans un hôpital afin d'offrir un modeste confort à sa femme et à son fils qui, comme en attestaient quelques décorations patriotiques, servait son pays dans les forces armées, là-bas, dans un pays plein de barbus basanés lapideurs de femmes. Il y avait aussi une belle-fille et un bébé. Rien que de très ordinaire.

Mais peut-être est-il temps de nous pencher sur nos héros. À défaut de se trouver des super-pouvoirs, ils avaient employé des trésors d'énergie, d'ingéniosité et de persévérance à parfaire leur super-attitude. En premier lieu, ils s'étaient trouvé des noms de super-héros. Alex avait opté successivement pour « l'Ingénieur », « Mastermind » et « Calculo », avant de se fixer sur « Docteur A ». Karl, pour sa part, s'était pris au jeu et se faisait maintenant connaître sous le sobriquet de « Captain Cosmos ». Aloysius était fort aise de se débarrasser de son prénom, aussi fut-il ravi se retrouver affublé du titre de « Scorpio Kid ». Seul le taciturne Malcolm, ne voyant pas l'intérêt de la chose, s'abstint de tout renommage, mais ne protesta pas plus que ça quand on le baptisa « Colosso ». Les tenues, confectionnées dans le plus pur élasthanyle de polypropylette, étaient à l'avenant : grise et noire, ornée de glyphes mathématiques pour le docteur A, rouge et jaune pour Captain Cosmos, verte et noire pour Sorpio Kid et d'un bleu-gris du plus bel effet pour Colosso. De loin, par une nuit brumeuse, ils pouvaient passer aux yeux d'observateurs inattentifs pour des super-héros sérieux.

— C'est bien arrangé chez vous ! dit Karl de sa voix la plus enjouée.

— Merci, je vis ici depuis bien longtemps et j'en ai fait mon petit royaume. Ah, le quartier n'est plus ce qu'il était, mais au moins, cette maison est un vrai foyer digne de ce nom. Vous prendrez bien un chocolat chaud ?

Et c'est dans ces circonstances moyennement héroïques que débuta la quête.

— Alors, s'enquit Alex, parlons un peu de ce greffier. Auriez-vous une piste que nous pourrions suivre ?

— Une piste ? Mais je sais qui a fait le coup ! Parce qu'avant, on vivait tranquille dans notre coin, l'air était pur, le voisinage était calme, la paix et l'harmonie régnaient. . . et puis ils sont arrivés. Il y en a eu un, et puis cinq, et vingt, et bientôt des centaines à traîner dans les rues ! Car quand il y en a un qui s'installe, et que par malheur on ne le jette pas dehors à coups de cailloux, aussitôt, c'est couru d'avance, y'a ses frères, ses sœurs, ses cousins qui rapploient, et les mouffets, les grands-parents, les amis du village et toute leur smala. . . Ils sont tout le temps dehors, on sait pas de quoi y vivent, ils traînent toute la journée dans les rues à fomenter leurs mauvais coups, tout ça c'est graine de bandits et compagnie. Et puis vicieux en plus, méchants et fourbes, avec leurs gueules allongées de fennecs, leurs grandes oreilles,

leurs lièvres lippues et leur long nez là. . . Eh oui, moi j'vous l'dis, c'est encore un coup de ces maudits Italiens !

— Vous êtes sûre ?

— Ben voyons. D'ailleurs, je suis pas la première à perdre un chat dans le quartier, monsieur Robertson, qui habite à deux pas d'ici, pas plus tard que le mois dernier, zou, plus de mistigri ! C'est bien la preuve.

— Sûrement, sûrement, opina Alex en faisant semblant de noter sur son carnet. Mais on ne peut pas interroger tous les italiens de Philadelphie tout de même.

— Ben, vous devriez.

— Vous n'avez pas des soupçons plus précis ?

— Lucifer avait l'habitude de faire un tour, chaque soir, du côté du terrain vague. Y'a un de ces maudits macaronis au faciès bistre qui tient une baraque à frites, je suis sûr qu'il trempe dans le coup, vous devriez aller le cuisiner. »

II.3 Le terrain vague

Ils avaient remarqué ladite baraque à frites avant même d'aller toquer à la porte de madame Michaels, car ils s'étaient garés dans le terrain vague en question. Ils avaient incidemment repéré cette espèce de remorque cabossée et peinturlurée de vert, qui ne payait pas de mine et ne devait guère rapporter des fortunes à son propriétaire. L'enseigne, peinte à la main, en rouge et renforcée de moult étoiles, proclamait : « Chez Luigi, Pasta et Pizze de 'Italia », il ne s'agissait donc pas d'une cabane à frite au sens strict du terme. Luigi devait être célibataire pour être ouvert si tard, et c'était bien triste pour ce volubile quinquagénaire au port altier et au long visage, certes bistre, mais néanmoins sympathique. Bien qu'il eût travaillé toute la journée, on pouvait encore lire dans ses yeux tout l'allant d'un commerçant aimant son métier. Comme tout Italien qui se respectait, il parlait beaucoup avec les mains, y compris quand il faisait la cuisine, et il lui était ainsi arrivé d'asperger des clients de sauce tomate et de mozzarella.

— Ma ché, c'est madame Michaels qui vous envoie ?

— Elle nous a dit que son chat rôdait souvent dans le terrain vague. . . tenta de dire Alex avant d'être interrompu.

— Mamma mia, encore son chat ! Mais elle ne pense qu'à son chat ! Y'a pas un jour qui passe sans qu'elle se mette à crier par la fenêtre « Mon chat ! Rendez-moi mon chat ! Mais qui c'est qui me rendra mon chat ! » Vous savez, elle va pas bien la vieille depuis que son fils est parti à la guerre. Ah là là, c'est pas malheureux de voir ça.

— Ah, donc vous ne savez pas qui a pu l'enlever, le chat ?

— Comment je le saurais ? Je travaille moi, je suis pas surveillant de chat. C'est vrai qu'il traînait souvent dans le coin, son sac à puces, d'ailleurs ça m'arrivait de lui laisser un bout de pizza sur les marches quand je fermais, le soir. Ah, mais c'est plutôt une bête farouche, on peut le dire, il aurait jamais pris dans ma main, ça non. À mon avis, soit il s'est fait écraser par une bagnole, soit il a fait une petite fugue comme souvent les chats de gouttière, histoire de courir les chattes tout ça, et il reviendra quand il aura froid. De toute façon, qu'est-ce qu'on peut y faire ? Personne peut retrouver un chat perdu, comme ça, c'est trop petit un chat, et la ville est trop grande.

— C'est vrai, c'est sûrement perdu d'avance. Mais bon, ça coûte rien de chercher.

— C'est vous qui voyez. He, dites, les jeunes, vous voulez pas une pizza ? Il m'en reste une

part sur les bras et je ferme.

— Non merci, répondit Alex, un peu dépité.

— Tant pis, je me la mange.

Et il s'exécuta tout en pliant boutique, s'en mettant tout le pourtour de la bouche.

— Bon, ben, fausse piste, résuma Malcolm, on fait quoi ?

— On rentre ? hasarda Karl.

— Ouais-euh, approuva Aloysius, il fait vachement sombre.

— Allons, messieurs, haut les cœurs ! dit alors Alex. L'adversité vous fait-elle peur ? La trace de ce chat nous mène sans l'ombre d'un doute vers ce terrain vague, nous ne pouvons tout de même pas rentrer bredouilles sans l'avoir exploré de fond en comble !

— Si tu le dis.

Ils s'éloignèrent donc du modeste commerce de Luigi pour s'enfoncer dans l'obscurité du terrain vague. Celui-ci occupait la quasi-totalité du bloc, il était donc assez vaste, peut-être pas pour qu'on s'y perde, mais au moins pour que son exploration complète prenne un bon moment. Le terrain se composait de petites collines pouvant atteindre trois verges de haut, constituée des débris d'immeubles rasés et entassés là par les bulldozers. Ces éminences faisaient la joie des rats, des gamins du quartier et des dealers de meth. Tous avaient regagné leurs pénates en cette heure tardive, mais entre les collines s'étendait un labyrinthe de vallons soutenus, par endroits, par des rogatons de murs de briques, au creux desquels force clochards avaient trouvé asile.

L'éclairage public n'étant assuré dans le quartier que de façon très spartiate, l'obscurité du lieu devenait vite obscure, voire franchement obscure. Ce qui refroidit bien vite les vellétés exploratoires d'Alex, qui toutefois avait la parade.

« Vite, compagnons, utilisons les dispositifs de vision nocturne ! »

Il s'agissait de lampes de poche auxquelles ils avaient fixé des films de cellophane rouge, complétées de lunettes pour voir les films en 3D. Ils balayèrent leur environnement du faisceau de leur torche, puis constatant que les lunettes entravaient leur vision plus qu'autre chose, les enlevèrent. Et le petit machin rouge aussi.

« Voilà, maintenant, le dispositif de vision nocturne est parfaitement efficace. En avant, mes amis, et surtout restons groupés ! Qui sait quels périls nous menacent ? »

Ce quartier vétuste avait naguère été rasé par un promoteur pour faire place à des tours modernes et fonctionnelles. Ledit promoteur avait-il réellement, comme il l'avait promis, l'intention de reloger les habitants dans les nouveaux logements ? On ne le sut jamais, car dans la débâcle économique du début des années 80, il avait laissé sa chemise. L'homme avait donc vendu à un autre, qui avait vendu à un autre, qui avait vendu à une banque de Dubaï, qui avait vendu à un milliardaire Singapourien, qui avait à son tour. . . Depuis, la mairie se battait contre un groupe d'investisseurs pas complètement découragés pour la possession du lopin de terre et de ses ruines, lesquelles restaient, en l'absence d'accord, inconstructibles.

C'est parmi ces gravats à la propriété douteuse qu'ils avancèrent, attentifs aux menus bruits autour d'eux. Un étrange sentiment d'éloignement les saisit soudain. Parfois, une voiture passait dans les rues adjacentes, mais elle aurait pu tout aussi bien être à des années-lumière de là. Ils n'avaient pas réellement peur, ce n'était pas le mot. Ils étaient particulièrement excités, aux aguets et dans un environnement parfaitement étranger. La nuit était fraîche, pleine de mystère et de danger.

— Blink !

— Ouin, j'ai trébuché !

— Ma bouteille. . . MA BOUTEILLE SALAUD !

— Ah !

Surgi d'un trou obscur, quelque hirsute clochard à l'haleine empesantie par le mauvais bourbon montait maintenant à l'assaut de nos vaillants compagnons, dans le but de venger le précieux contenu de son récipient fétiche, qu'Aloysius avait renversé par mégarde. Sa trajectoire fort heureusement approximative lui fit toutefois éviter tout contact avec l'impressionnable jeune homme. Le marginal, après avoir titubé sur quelques mètres pour tenter de s'arrêter, chut contre le relief déchiqueté d'un réverbère et poussa une plainte. Aussitôt, nos héros se précipitèrent pour s'enquérir de sa santé, craignant qu'il ne se fût empalé sur les morceaux d'acier saillants, mais ils constatèrent bien vite que l'homme avait évité le métal et était toujours alerte, quoiqu'aviné.

— Salauds, une jolie bouteille presque pleine ! Salauds ! Salauds !

— Allons, monsieur, dit Karl, ne nous énervons pas. Nous nous faisons fort de vous rembourser cette bouteille tenez, voici dix dollars (la famille de Karl, qui avait quelques moyens, lui fournissait un pécule toutes les semaines pour subvenir à ses besoins, dont il usait à sa guise).

— Oh. . . Oh ben ça c'est gentil, mon garçon. C'est pas tout le monde qui ferait ça pour le pauvre vieux Joe-la-Bibine.

— Mais non, mais non, c'est normal, reprit Alex. Mais j'y pense, Joe, je peux vous appeler Joe ? J'y pense, nous cherchons un petit chat tout mignon, vous ne l'auriez pas vu par hasard ?

— Un chat ?

— Oui, un chat qui aurait l'habitude de traîner dans cette superbe propriété que vous occupez.

— C'est pas madame Michael qui vous envoie, au moins ?

— Euh. . . ben si. . .

— Ah, mais c'est pas vrai ! Quelle teigne cette bonne femme. . . Bon, d'accord, peut-être que je peux vous aider.

— Oh ?

— Peut-être, je dis bien PEUT-ÊTRE, que je peux vous trouver le chat que vous cherchez. Mais pour que je vous aide, il faudra que vous me rendiez un petit service.

— Un petit service ?

— Trois fois rien, vous allez voir. C'est à propos de Bob, c'est un ami à moi. Bob, et moi, la semaine dernière, on a trouvé par hasard un tunnel bizarre qui débouche sous les caillasses, là-bas. On cherchait un endroit au sec pour crécher. C'était sympa, y'avait personne qu'on croyait, alors on s'est installé, on a dormi deux-trois nuits bien peinard. Et puis un jour on était barrés tous les deux dans les rues, on revient crécher, et paf, toutes nos affaires avaient disparu !

— Des voleurs ?

— Sûrement. Alors moi, j'ai trouvé un autre coin pour dormir, parce que je cherche pas les histoires, mais Bob, quand il a une idée en tête, hein, c'est un têtù Bob. Il aime pas qu'on touche à ses affaires surtout. C'est bizarre, parce que c'est que d'la merde ses affaires, mais c'est sa merde. Enfin bref, il est retourné dans le tunnel. J'y ai dit que ça valait pas le coup, mais il y est allé, pour explorer qu'y disait.

— Et ?

— Et depuis, j'l'ai pas revu. C'est zarb hein ?

— Ça fait combien de temps ?

— Trois jours. Alors je m'inquiète, c'est normal. Comme disait mon prof de littérature française à Harvard : « Que sont mes amis devenus / Que j'avais de si près tenu / Et tant aimés ! » C'est de Rutebeuf.

— Ah... euh... Et donc vous voulez...

— Ben, si vous pouviez aller y jeter un œil, dans le trou, ça m'arrangerait. Moi, j'ai un peu peur, et puis, apparemment, vous êtes des super-héros non ? C'est un peu votre boulot.

— Beh...

Joe-la-Bibine les amena jusqu'à un tas de gravats tout à fait comparable à ses voisins, au flanc duquel était pratiqué un de ces escalier raides et étroits qui descendent ordinairement aux caves des immeubles de peu de prix, et qui était encore à moitié praticable. Il conduisait à une porte de fer entrouverte sur une noirceur insondable. C'était bien triste.

« Bon, dit Karl, qui passe en premier ? »

II.4 Le donjon souterrain

— Dingue ! s'exclama Alex, comme pour conjurer l'appréhension de ses compagnons. On se croirait dans l'égout qui passe sous le Club des Damnés, dans l'épisode des X-men où le Phé...

— Ouais, ouais, répondit Malcolm à mi-voix. Mais si on se taisait, on ferait sûrement moins de bruit, tu crois pas ?

— Tout juste, Auguste. Taisons-nous maintenant, et en silence, car n'oublions pas que le bruit est l'ennemi du rôdeur des nuits, qui le trahit aux yeux de ses ennemis tapis dans l'ombre. Alors à partir de maintenant, restons furtifs et tapis. Tels des petits fennecs du désert, imitons le chat qui, à pattes de velours, sait se glisser telle une anguille...

— Oh ! Ta gueule !

À la lueur des lampes torches, le couloir présentait toutes les caractéristiques d'un égout, avec une voûte hémisphérique de briques et une profonde rigole centrale flanquée d'un trottoir pas assez large pour qu'on y pose deux pieds l'un à côté de l'autre. Néanmoins, il était remarquablement propre, cet égout, car aucune eau usée n'y coulait, ni aucune immondice n'y croupissait, distillant ses remugles infâmes et ses miasmes pestilentiels. Au contraire, à l'exception de quelques voiles arachnéens chargés de poussière, tout semblait étonnamment propre. Sans doute la canalisation n'était-elle plus reliée au réseau de Philadelphie depuis bien longtemps.

Ce n'était pas la première fois qu'ils exploraient un tunnel sombre. En tout cas, ils s'y étaient beaucoup entraînés. Autour d'une table. Ils avaient des idées bien arrêtées sur la manière de s'y prendre. Par exemple là, si un fort parti de gobelins surgissait en brandissant des sarbacanes et des massues, ils savaient que la meilleure tactique consistait à monter au contact sous couvert des boucliers, tandis que les lanceurs de sorts et manieurs d'armes à distance brisaient la cohérence du groupe ennemi, de sorte à les forcer à se prendre des attaques d'opportunité.

Cela dit, ils commençaient à se demander dans quelle mesure les règles avancées de *Donjons&Dragons* étaient réellement un manuel d'instruction réaliste en matière de combat urbain. En outre, ils venaient de s'apercevoir qu'ils n'avaient pas d'armes, ni d'armures, ni de boucliers. La bonne nouvelle étant que dans les égouts de Philadelphie, les probabilités de tomber sur un fort parti de gobelins brandissant massues et sarbacanes étaient fort réduites.

Ils trouvèrent sans peine les affaires des deux marginaux blotties au fond de la rigole – compte tenu de l'exiguïté du local, ils auraient eu de la peine à les rater. C'était un magma compacté

et collé de duvets, bouts de carton, cartouches vides de réchaud à gaz et autres immondices. Personne, semblait-il, n'avait tenté d'y voler quoi que ce fût, mais il faut dire que le trésor était peu engageant. Il n'y avait pas trace du dénommé Bob. Comme tout couloir qui se respecte, celui-ci avait deux bouts, aussi choisirent-ils au hasard un sens pour leur progression. Pas de bol, ils butèrent au bout de quelques mètres sur un mur de briques, dont le parement et l'état de surface suggéraient qu'il datait de bien avant la destruction du quartier. Ils firent donc demi-tour, dépassèrent les haillons et progressèrent d'une bonne centaine de mètres dans l'étroitesse humide et angoissante du boyau, avant de découvrir un second mur, de béton celui-là. Un béton assez frais, d'ailleurs, dont les coulures et les infiltrations n'avaient pas encore souillé l'uniforme livrée grise, et qui s'ornait en son centre d'une étroite porte de fer portant, peinte au pochoir jaune, l'avertissement suivant :

DANGER - CAUTION
No trespassing beyond this point
violators will be prosecuted
hyper-secret project of the
Government of the United States
you are warned
Don't come back to complain

Pour renforcer le propos, on avait décalqué un sigle « radioactif » et un « biohazard » en haut et en bas de l'inscription. Évidemment, ils s'étaient attendus à trouver ce genre de symbole à cet endroit, mais quand on voit ça en vrai, ça fait tout de même son petit effet. Rien qu'en voyant ces glyphes funestes dévoiler leurs formes redoutées dans la lumière crue des torches, ils eurent l'impression de ressentir le picotement des radiations mortelles traversant leur épiderme.

— B... bon, dit alors Alex, On va... quelqu'un aurait une...

— ...

— Euh... ouin ?

— Oh, c'est pas vrai, s'emporta Malcolm. Allez, du nerf les gars, on est là pour devenir des héros, pas pour s'enfuir à la vue d'une porte.

— C'est vrai.

— Bon, j'ouvre, vous me couvrez.

Aucun des trois autres ne savait au juste en quoi consistait « couvrir » Malcolm, mais chacun était persuadé que ses deux compagnons sauraient à quoi s'en tenir le moment venu, et favoriseraient sa fuite. Donc, le colossal jeune homme saisit la poignée – qui ressemblait assez à n'importe quelle poignée de porte, sauf qu'elle était en acier plein – la tourna précautionneusement, et tira à lui le vantail. Comme rien ne venait, il tira plus fort, puis encore plus fort, puis s'appuya du pied contre le chambranle d'acier serti dans le béton, et qui avait l'air capable de pouvoir résister à n'importe quoi. Le panneau s'ouvrit d'un demi-pouce, puis au prix d'efforts considérables, d'un pouce entier.

— Eh ben, aidez-moi !

— Mais si même ta super-force n'est d'aucun secours, que pouvons-nous...

— Putain, Karl, viens m'aider !

— Inutile de jurer comme un mécréant.

Karl, qui était un gars de la campagne fort sportif, accourut pour prêter main forte à son ami, et tous deux parvinrent à faire jouer les gonds rouillés jusqu'à obtenir un passage praticable.

Puis, haletants, ils s'accordèrent quelques secondes de repos.

— Eh bien, s'étonna Karl, tu as un problème ?

— Non, pourquoi ?

— Eh bien je ne sais pas moi, comment ça se fait que même avec ta super-force, tu aies besoin de moi ?

— J'ai pas de super force. Où t'es allé chercher cette idée farfelue ?

— Ben... c'est pas ce que tu nous avais raconté, comme quoi on avait fait des expériences sur toi et tu avais acquis une super force ?

— J'ai dit qu'ils avaient fait des expériences sur moi et que j'avais acquis des super muscles. Mais ils sont normaux. Juste gros.

— Hein ? s'alarma Aloysius. Tu veux dire que t'es tout ramollo ?

— Non, je suis fort. Mais comme un mec normal qui est fort, pas comme Superman.

— Mais... mais... mais c'est catastrophique ! Tu veux dire qu'AUCUN d'entre nous n'a de super pouvoirs ?

— Ben quoi, j'ai le pouvoir d'impressionner les gens quand je croise les bras, comme ça là. Tu vois, ça fait ressortir les biceps et ça fait des avant-bras noueux. C'est déjà pas mal.

— Ouin... mais on va tous mourir alors !

— Oh, ça va les jérémiades ! s'emporta Alex. Si Mister Ouin veut rentrer chez lui, la porte est ouverte. C'est par là, y'a juste cent mètres de couloir sombre, un escalier branlant, un terrain vague infesté de violeurs sodomites séropositifs et le quartier le plus pourri de la ville à traverser avant d'atteindre l'arrêt de bus le plus proche, dans la rue-aux-putes.

— Ouin... hin hin... pleurnicha-t-il de plus belle, sans toutefois faire mine de s'éloigner de ses amis.

— Néanmoins, le Plurnisher a raison sur un point : Malcolm, tu aurais pu nous signaler ce détail avant qu'on se lance là-dedans. Ça aurait été poli.

— De quoi ? Vous ne m'avez rien demandé. Ah, j'ai compris, vous avez les miquettes maintenant, parce que vous comptiez tous sur moi pour vous sortir le cul des ronces en cas de coup dur, pas vrai ? Ben, désolé les mecs, y'a pas marqué Batman.

— Ouais. Bref, en route, nous n'avons que trop tardé, voyons de quels nouveaux périls nous attendent !

— Nouveaux ?

II.5 Le complexe

On n'aurait pu trouver transition plus brutale entre le sordide abandon d'un égout désaffecté et le couloir qu'ils découvrirent derrière la porte. Tout n'était que plastacier blanc, rampes lumineuses au chromodion et leds multicolores clignotant en rythme syncope le long de panneaux d'un noir des plus élégants. N'eussent été les inscriptions nombreuses et variées qui indiquaient en bon anglais la direction du « Complexe Delta », du « Laboratoire de Biotechnohétérologie des Xénoïdes Résilients » ou du « Convecteur de Flux », ils auraient pu légitimement se croire dans les entrailles d'un vaisseau spatial extraterrestre.

Ils progressèrent timidement dans le passage, tâchant de faire le moins de bruit possible. Ils passèrent devant une salle qui devait être, si l'on en croyait le panneau de plexiglas éclairé par le côté, le « Conservatoire de Spécimens ». Dans la pénombre, ils distinguèrent des douzaines de grands bocal posés sur les tables et les étagères, remplis d'un liquide vert, dans lesquels flottaient... des choses indicibles qui n'auraient jamais dû naître. Par bonheur, personne

ne s'y trouvait pour les entendre hoqueter de dégoût. Ils laissèrent la galerie des monstres poursuivre leur chemin parmi les couloirs. Hormis le bronzinement de machines lointaines et le ronron de la climatisation, il n'y avait aucun bruit dans le complexe, sans doute qu'en ces heures tardives, les employés étaient rentrés chez eux.

« On vient ! »

D'un geste, Alex fit reculer ses compagnons dans un tunnel en cul-de-sac. L'endroit était sombre, aussi en s'accroupissant, ils avaient de bonnes chances de passer inaperçus aux yeux des individus qui approchaient, et dont la conversation devenait audible. Sauf qu'ils étaient habillés comme au carnaval. Karl avisa toutefois une grille au ras du sol, qu'il tira à lui d'un coup sec. Derrière se trouvait un espace bien assez large pour leur fournir un couvert. Ils s'y faufilèrent aussi furtivement qu'ils le purent, et se tinrent cois, attentifs à ce qui se tramait autour d'eux.

— ...parfois une grande lassitude. Je n'ai plus goût à rien, je me traîne, pantelant, dans ces couloirs gris et monotones. Ah, Pylade, mon ami, je suis moralement épuisé...

— Et moi donc, Théophraste, vieux compagnon d'infortune, dit l'autre. Je suis parfois saisi d'un vertige d'incomplétude, submergé par l'absurdité des tâches répétitives qui me sont confiées. Mais quel but poursuivis-je, je te le demande ? Quelle est la finalité de tout ceci ? Suis-je donc venu sur cette terre pour n'être qu'un anonyme homme de main d'une organisation semi-criminelle semi-gouvernementale, à surveiller sans fin des installations de recherche ridicules ?

— Humble et absurde, en vérité, est notre tâche. Vanité des vanités...

— Tiens, par exemple, pourquoi aller vérifier tous les soirs l'issue du secteur IX-b, alors que nous savons tous deux qu'elle est coincée et que même si elle était ouverte, à part nous et quelques clochards, personne n'en connaît l'existence ?

— C'est vrai, ça ne sert à rien. Mais j'y songe, si nous allions discuter de tout ceci à la cafétéria plutôt que de traîner ici ?

— Ah, Théophraste, ce sont là les paroles d'un sage ! Justement, je voulais t'entretenir d'un livre passionnant que je suis en train de lire en ce moment, qui est une biographie romancée de Kant. C'est tout à fait édifiant, on y...

La conversation s'éteignit peu à peu, tandis que les pas s'éloignaient.

— Bon, ils sont partis, on peut sortir.

— Pour quoi faire ? fit remarquer Aloysius. On est bien ici.

— Oui, mais la mission qui est la nôtre ?

— Je crois qu'on est dans une gaine d'aération qui court sous tout le complexe, observa alors Malcolm. Le petit a raison, on aurait intérêt à continuer notre exploration bien en sécurité dans ces boyaux.

— Ah ! Pas bête !

Et c'est ainsi qu'à l'imitation des agents secrets, des commandos seals et des cafards, ils se mirent en devoir de ramper entre les câbles et les ventilateurs, dans un espace qui, s'il n'était pas très haut de plafond, était assez large pour livrer passage à un troupeau de phacochères. De loin en loin, des grilles permettaient d'observer les couloirs et les pièces du complexe sans être vu, ce qui était extrêmement pratique, c'était à se demander si les concepteurs du centre n'avaient pas fait exprès. En fin de compte, après avoir croisé de très rares hommes d'armes à moitié endormis montant la garde à proximité de quelque réflectotron à polypes fluorescents, ils finirent par découvrir quelque chose d'intéressant.

Ils surplombaient une assez grande pièce, surmontée d'une large verrière destinée à l'observation, que pour l'heure personne n'occupait. Un individu s'agitait devant une machine. Il était grand et maigre, assez vieux et surmonté d'une couronne de cheveux blancs en bataille. Sa blouse blanche et ses petites lunettes noires indiquaient sa fonction aussi clairement que s'il avait porté un badge au nom de « Herr Doktor Professor Von Zinzin, savant fou ». La machine, de son côté, consistait en une grande table en inox poli inclinée à 45 %, surmontée d'un ensemble conique de tubulures de verre et de métal et projetait sur la table une lueur mordorée et pulsatile que l'on ne pouvait guère décrire autrement que par l'expression « rayon mystérieux ». Comme de juste, un homme, torse nu, était allongé sur la table, les bras et les jambes écartés et assujettis par des lanières de cuir. Quelles que fussent les propriétés du rayon mystérieux, il n'avait sans doute pas celle d'endormir la douleur, car l'individu criait, gémissait et se débattait de toutes ses forces, qui s'affaiblissaient toutefois. Derrière la table bronzinait toute une série d'accumulateurs, de tableaux de commande et un bizarre dispositif composé de multiples prismes se renvoyant l'un l'autre un intense faisceau lumineux à l'éclat du dernier actinique.

— Holy Jesus, s'écria Alex à mi-voix, je suis sûr que c'est un accélérateur de tachyons !

— Cesse de blasphémer, le reprit Karl (qui avait de la religion), ce n'est pas le moment.

— Oui, mais tu te rends compte ? Un accélérateur de tachyons qui marche ! Des lustres que la communauté scientifique court après ! Le type qui a mis ça au point mérite un prix Nobel !

— Un prix Nobel de cinglitude, oui ! dit alors Malcolm. Vous avez remarqué qu'il est en train de torturer ce pauvre gars, ton Einstein ?

— Je me demande si ce n'est pas le fameux Bob qu'on est descendus chercher, suggéra Karl.

— Ça m'en a tout l'air, dit Alex. Il a bien la trogne burinée du pochtron. Attendez, docteur maboul dit quelque chose.

Effectivement, le scientifique indigne était parti dans un de ces monologues mégalomaniacques dont ses semblables ont le secret.

« Ach, cesse donc de te débattre, misérable créature ! Tu cesseras bientôt d'être cette limace gluante et puante pour devenir le prototype d'un homme nouveau, un surhomme, un supersoldat ! Bientôt, des milliers comme toi sortiront de cet atelier, ignorant la peur, ignorant la douleur, ignorant la faiblesse, ils se répandront à la surface de la Terre, et je deviendrai . . . ah ah ah . . . je deviendrai LE MAÎTRE DU MONDE ! Ah ah ah ah ah ! »

Dans leur gaine d'aération, les héros de Philadelphie se regardèrent d'un air consterné. Les choses prenaient un tour bien sérieux, tout d'un coup.

— Bon, demanda Alex, on fait quoi ?

— Ben, dit Malcolm, normalement, on devrait aller le délivrer, je crois.

— Attends, intervint Karl, on risque de tout rater. Je vous rappelle que nous débutons.

— C'est vrai, prudence. On ne sait jamais quelles armes surnoises ce fourbe fourbit dans son fourbi.

— Sans compter que notre intervention inconsidérée pourrait coûter la vie à Bob.

— À supposer que ce soit lui !

— À supposer que ce soit lui, en effet. Car ce n'est pas formellement établi, si ça se fait, ce type n'a rien du tout à voir avec notre affaire, et donc, nous n'avons pas à nous en mêler.

— Tout juste. Alors on fait quoi ?

— Je suggère que nous opérions un repli tactique vers un lieu plus tranquille. Et là, eh bien, nous prendrons nos responsabilités de héros et de défenseurs du bon droit. Et nous appellerons les flics.

— Appel anonyme ?

— Ça va de soi. Enfin, je veux dire, il est inutile de nous vanter de nos exploits, n'est-ce pas, nous ne cherchons pas la vaine gloire. Non ?

— Bien dit. Et toi Aloysius, tu en dis quoi ? Al ? Al ? Mais où il est cet imbécile ? Ne me dites pas qu'il a déjà détalé.

— Oh non, regardez, il est là, en bas.

— Je le crois pas, il est descendu tout seul ! Mais quelle mouche l'a piqué ?

— C'est pas vrai, quel empoté ! Il a bien choisi son moment pour faire sa crise de courage. Mais qu'est-ce qu'il fait, il va... mais... non abruti, pas par là, tu vas couper le faisceau de l'accélérateur ! Non !

Eh si.

II.6 Apocalypse à Philadelphie

Aloysius, qui n'avait que de très vagues notions de chromodynamique quantique, n'avait pas bien saisi la nature du faisceau de l'accélérateur. Tout ce qu'il avait compris, c'est que seul un rayon de lumière le séparait de la grosse prise électrique qui, de toute évidence, alimentait l'engin démoniaque en énergie. Donc, mû moins par le courage que par l'envie de ne plus être le pleutre de service aux yeux de ses compagnons, il avait décidé sur un coup de tête, comme ça, de prendre l'initiative et de débrancher le tout. Et après... ben... après.

Toujours est-il que le professeur Foldingue cessa ses gesticulations à l'instant où il s'aperçut qu'un individu fluet et habillé d'un justaucorps de mauvais goût s'approchait de sa précieuse machine. L'esprit supérieur du scientifique dévoyé comprit aussitôt le péril, et il se précipita vers notre super-héros qui, apeuré, recula d'un pas au moment où l'autre arrivait sur lui pour le saisir par le col. Ils trébuchèrent tous deux, et tombèrent sur le trajet de la mortelle radiation. Herr Doktor poussa un « Hyaeargael ! » tout à fait pitoyable avant que sa peau ne se mit à fondre, puis, ses organes internes portés à ébullition, il explosa dans une gerbe de viande à moitié cuite et de fragments de blouse incandescents. Une rétroaction positive eut lieu dans la boucle de puissance, qui grilla alors en chaîne tous les précieux amplificateurs.

Le silence revint. Puis, une sirène stridente retentit.

Tout étonné, Aloysius se releva et regarda autour de lui. Il nota avec détachement que ses compagnons venaient à sa rencontre, Alex l'aida à se relever en disant quelque chose qu'il n'entendit pas bien – car ses oreilles bourdonnaient – tandis que Karl et Malcolm s'occupaient des sangles du malheureux cobaye, qui semblait très choqué par sa mésaventure. Puis, ils retournèrent dans leurs gaines d'aération, qu'ils refermèrent peu de temps avant qu'une demi-douzaine de gardes ne fassent irruption dans la pièce.

— Ça y est, dit le gradé en poussant de la botte un bout de boîte crânienne calcinée, ce vieil imbécile a enfin réussi à se faire sauter avec ses expériences débiles.

— *Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés.*

Dans la première argile et la première terre.

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés...

(Charles Péguy)

— Non, les gars, sérieux, faut arrêter les conneries littéraires là, on passe pour des cons.

— Scusez, chef.

— Bon, ben on n'a plus qu'à aller s'inscrire au chômage. Tiens, il paraît que le Baron Zalko recrute en ce moment. . .

Mais, profitant de ce que les rares gardes étaient partis, nos compagnons avaient emporté le marginal, d'abord à quatre pattes dans les tunnels, puis debout dans les couloirs. Ils avaient sans coup férir retrouvé la porte de fer, qu'ils avaient à grand peine refermée derrière eux, puis étaient revenus dans l'égout désaffecté. L'égout était toujours aussi désaffecté, mais au moins, il n'était plus obscur, car une assez vive clarté l'illuminait. Et Aloysius s'aperçut alors pour la première fois que la clarté en question émanait de sa personne ! Cela expliquait sans doute l'attitude circonspecte que ses compagnons avaient à son endroit depuis quelques minutes.

— Ben quoi ? Je suis dans la nuit, comme les scorpions.

— Ouais, on voit ça. Mais comment t'as fait pour survivre au rayon de la mort ? demanda Malcolm. C'est vrai quoi, l'autre foldingue s'est fait cramer en deux secondes, et toi, tout ce qui t'arrive, c'est que tu fais de la lumière.

— Ben. . . je sais pas.

— Moi je sais, dit Alex.

— Oui, renchérit Karl, la volonté de Dieu l'a protégé car il combattait pour une juste cause.

— Oui. . . enfin, sûrement ça, et puis aussi le fait qu'il ait été mordu par un scorpion radioactif. Mais oui, souvenez-vous ! Sans doute a-t-il acquis certains pouvoirs du scorpion, et parmi eux, celui de résister aux rayonnements !

— Aaaaah. . .

— C'est pour ça qu'il ne fait que luire dans la nuit. Au lieu d'être détruit par les particules subatomiques, il a accumulé l'énergie radioactive ! Le docteur Z, lui, n'avait pas cette immunité et c'est pour cela qu'il a été instantanément tué.

— Mais alors. . . ça veut dire que j'aurais un. . . un VRAI SUPERPOUVOIR !

— Ben. . . je te déconseille d'aller faire chier Darkseid tout seul, mais effectivement, on peut dire, en étant généreux, que c'est un superpouvoir. En effet.

— OUAIS ! Faites place à votre héros SCORPIO KID !

Ils pressèrent le pas et émergèrent quelques minutes plus tard, le terrain était toujours aussi vague. Encore plus vague que dans leurs souvenirs. Il faut dire que maintenant, il était éclairé par les premières lueurs de l'aurore, ce qui ne le rendait que plus sinistre. Toujours flanqués de leur camarade Bob, frappé de mutité depuis le complexe, ils retrouvèrent la modeste cache où se terrait Joe-la-Bibine. Ils le trouvèrent amoureusement lové autour d'une bouteille de calva, et le réveillèrent du bout du pied.

— Eh ? Hein ? Quoi ? Qu'esse du veux ? Oh mais. . . eh, BOB, mon pote Bob ! Comment tu vas mon vieux ?

— Euh. . . bien. Qu'est-ce que ? Hein ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous l'avez retrouvé, c'est fantastique !

— Eh oui, car nous sommes de véritables super-héros, rien ne nous est impossible.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Bob, qui émergeait avec difficulté de sa torpeur.

— Vous aviez été kidnappé par un sinistre individu, exposa Alex, qui vous avait exposé à d'abominables supplices et à des traitements révoltants et contre-nature de manière à faire de vous un super-soldat. Mais nous avons su déjouer ses. . .

— Ah ouais, je m'en souviens. Mais. . . attendez. . . Où est le professeur ?

— Ce scélérat a reçu la mort que méritait son ignominie. Et donc, avec vaillance et prob. . .

— Non mais à la fin DE QUOI JE ME MÊLE ?

— Pardon ?

— Il m'avait pas enlevé, il m'avait payé pour faire ces expériences ! Enfin, il avait promis de me payer, et maintenant, j'ai rien du tout !

— Je . . .

— Où il est le fric, connard ?

— Mais vous avez mal compris, il a abusé de votre crédu . . .

— J'ai très bien compris, petit con ! J'étais VOLONTAIRE pour être super-soldat ! Je rêvais que de ça, d'être super-soldat !

— Ah bon ?

— Tu crois que c'est mieux d'être clodo et de partager mes boîtes de cassoulet avec un sac à vin qui daube du rond ?

— Eh . . . protesta Joe.

— Connards va ! Putain de super-héros de mes deux !

Et sur ces fortes paroles, Bob tourna casaque et s'en fut dans le lointain, maugréant des objurgations et des malédictions, avant de se retourner et, lançant un poing au ciel, de s'écrier : « Je reviendrai, et ma vengeance sera terrible ! »

Interdits, le quarteron de jeunes hommes échangea des regards abattus, puis Alex fut le premier à reprendre ses esprits et à s'adresser à Joe.

— Bien, quoi qu'il en soit, nous avons accompli notre part du marché. Alors, ce chat, vous l'avez vu où ?

— D'accord, d'accord, c'est moi qui l'ai. Tenez, il est dans ce sac, là.

Le sac en question était en jute, présentait de petites bosses mouvantes et faisait miaou. Malcolm s'en empara, le souleva, l'ouvrit, et en sortit effectivement un chat. Tout blanc, avec juste le bout de trois pattes noirs.

— C'est pas du tout ce qu'on cherche.

— Pardon ? demanda Alex.

— Ce chat, c'est pas du tout le nôtre.

— À quoi tu vois ça ?

— La description de l'annonce disait « européen brown tabby », c'est-à-dire rayé noir et gris. Eh, le tonneau sur pattes, c'est pas notre chat.

— Mais si, mais si !

— Ah, ne me force pas à croiser les bras sur la poitrine et à faire les yeux méchants !

— Eh, un sac à puce, c'est un sac à puce. Moi je suis pas responsable . . .

— Bon, tu l'auras voulu.

— OK, OK, j'avoue ! Je l'ai bouloité le chat de la mère Michaels ! Je l'ai mangé, voilà. Il m'emmerdait, j'avais la dalle . . . C'est un peu comme du lapin. Ben quoi, vous avez jamais eu faim vous ?

II.7 Fortune et gloire

Une heure plus tard, nos trois héros, assis au bord du trottoir jouxtant le terrain vague, étaient toujours trop accablés par les mauvais tours du destin pour se lever.

— On est vraiment nuls, dit Aloysius, dont l'éclat déclinait de minute en minute.

— Mais non, dit Malcolm. On manque un peu d'expérience, voilà tout.

— Ouin.

- Ah, cruelle désillusion ! dit Karl, les yeux levés vers le ciel.
— C'est ainsi, il faut parfois savoir perdre. S'incliner avec élégance, c'est ça, être un homme.
— Ouin.
— Quelle pitié.
— Et toi, tu dis rien ?

Cependant, Alex, qui était jusque-là le plus dépité des quatre, était maintenant plongé avec une ferveur extatique dans la lecture du « Daily Journal », dont un exemplaire déchiré avait échoué dans le caniveau. Puis, entendant que ses compagnons l'interpellaient, il s'extirpa de sa contemplation, leur montra le journal, puis tenta de leur expliquer, mais il ne parvint pas à articuler.

Mais au bout d'un moment, les quatre garçons avaient compris. Et tous quatre, bouche bée, observèrent avec attention le manège de Luigi qui, dès potron-minet, ouvrait sa cabane à frites.

ÉDITION SPÉCIALE - DERNIÈRE MINUTE
BEN LADEN ARRÊTÉ À PHILADELPHIE!

Le sinistre terroriste Usama Ben Laden, ennemi public numéro un selon la liste du FBI, chef du réseau Al Quaeda et suspecté d'avoir fomenté, entre autres, les attentats du 11-septembre, a été appréhendé ce matin à Philadelphie où, contre toute attente, il avait trouvé refuge depuis quatre ans.

Habilement grimé en restaurateur Italien, le maître du crime avait déjoué toutes les recherches et s'activait à monter une cellule terroriste Calabraise dans le nord-est de Philadelphie, quartier où s'est installée, ces dernières années, une discrète mais active communauté italo-musulmane.

Toutefois, son déguisement n'a pas suffi à tromper la vigilance d'un groupe de quatre jeunes super-héros Philadelphiotes, qui se sont emparés sans coup férir de l'apôtre de l'apocalypse, et après l'avoir maîtrisé, l'ont conduit dans leur véhicule jusqu'au poste de police du XII^e district pour le remettre aux autorités. Interrogé à leur sortie, le porte-parole de ces vaillants héros aurait déclaré: « vous savez, nous n'avons fait que notre devoir, nous sommes des citoyens ordinaires. »

Eh bien, citoyens ordinaires, nous vous souhaitons une bonne continuation, et puissiez-vous servir d'exemple à tous les philadelphipontains qui croient à tort que l'esprit civique s'est perdu!

Après un week-end bien rempli au cours duquel les Ordinaries avaient reçu, des mains du gouverneur, la Médaille d'Honneur de la Pennsylvanie, ils avaient finalement réussi à semer leurs poursuivants et étaient rentrés à leur QG, fatigués mais ô combien satisfaits de s'être fait un nom dans le milieu des super-héros. Et de quelle manière encore!

- Tu savais qu'il y avait une récompense, toi ? demanda Aloysius après qu'il eut fini sa pizza.
— Une récompense ? s'étonna Alex.
— Ben oui, cette grosse valise que le monsieur du FBI nous a donnée avec cet air pincé, là.
— Ah oui, ben faut le comprendre, ça doit faire un peu mal au cul de se faire griller un coup pareil par des amateurs. Bah, généreux comme sait l'être le gouvernement, ça doit être

des fausses plaques d'agents du FBI avec des billets pour une visite gratuite des locaux de l'agence. Elle est où la valoché ?

— Je l'ai rangée par là, attends. . .

Malcolm se leva et alla fouiller dans le coffre à linge de madame Tornhill, puis il la posa sur la table, non sans avoir écarté les reliefs de repas et les dés à 12 faces.

« Et maintenant, messieurs, découvrons quel royal trésor notre quête nous a rapporté ! Hardis compagnons, ah, que ça vaut le coup la vie d'aventure, puisque nous avons gagnés à la sueur de notre front, merveille. . . »

Il ouvrit cérémonieusement la valise. Il commença un « Tada. . . » narquois, qui se perdit dans sa gorge. La valise était remplie de liasses de billets de 500.

C'était forcément de la fausse monnaie.

Le FBI faisant du recel de fausse monnaie ?

Ah non, c'était le coup classique du vrai billet qui est sur le dessus de la pile, mais dessous, c'est du papier journal découpé au format qui va bien.

Karl sortit une liasse et la battit. Point de papier journal.

Rien que des dollars tout ce qu'il y avait de plus américain. Tout neufs, tout frais, sortis la veille des imprimeries du Trésor.

« Alex, tu peux monter dans ta chambre vérifier si y'avait vraiment une récompense pour la capture de Ben Laden ? »

L'intéressé opina en silence. Il se leva, prit lentement l'escalier, puis les grimpa quatre à quatre dans un bruit de cavalcade effrénée. Il fallut cinq minutes, le temps d'allumer un PC et de faire une recherche sur Wikipedia, avant qu'il ne redescende, blafard.

« Alors y'a une bonne et une mauvaise nouvelle. La mauvaise, c'est que diviser 25 millions en quatre, ça tombe pas juste. . . »

Ils passèrent une partie de la soirée à compter les billets. Certes, le FBI, ça inspire confiance, mais on ne sait jamais, une erreur est si vite arrivée. La somme était bien là.

— Fais gaffe, y'a encore des biftons qui s'échappent sous la table, là. . .

— Ouin.

— Quoi encore ? dit Malcolm. C'est pas le plus beau jour de ta vie ?

— Mais. . . qu'est-ce qu'on va faire de tout ça ? Encore, mille dollars, j'aurais trouvé, mais. . .

— Ben. . .

— C'est très simple, dit Alex, défendre la veuve et l'orphelin !

— Tu veux les donner à une œuvre ? s'enthousiasma Karl. Quelle merveille. . .

— Mais non voyons, ne sois pas stupide. Nous allons nous acheter du vrai matériel de super-héros, et pourquoi pas un vrai repaire ! Parce que je sais pas vous, mais ça m'ennuierait un peu d'être dérangé par ma mère qui vient étendre son linge pendant que je suis en train de sauver le monde d'une invasion de mutants.

— C'est pas faux, dit Malcolm. Mais j'y pense, maintenant que le professeur Von Klug est mort, je suppose que son laboratoire est libre.

— Quoi, tu voudrais que nous investissions ce lieu souillé par le mal ?

— Pourquoi pas. C'est pas loin d'ici, c'est discret, c'est vaste et bien équipé. Et puis ça fait pro. C'est pas la station orbitale de la Ligue des Justiciers, mais bon, dans un premier temps, on fera avec.

— Ah, ouais, la station spatiale de la Ligue des Justiciers. . .

Et tandis que dans le lointain se perdaient les rêves spatiaux d'Alex Tornhill, retentissait le vrombissement du Hummer de son père, qui manifestait son intention absurde autant que ferme de s'approprier le garage.